

# SUSPENSE EN SEINE-ET-MARNE

RECUEIL DES NOUVELLES SÉLECTIONNÉES



**SEINE & MARNE**  
LE DÉPARTEMENT

Concours d'écriture  
de la nouvelle policière 2018

# SOMMAIRE

**3** RÉCAPITULATIF  
DU KIDNAPPING DU SIÈCLE  
Agathe PAVLEAS

**17** MIGNONNE, ALLONS VOIR SI LA ROSE  
Julia DRAGHI

**33** MES HABITS !  
Rachel MEBARKI

**43** MARNIE  
Valérie LE GALL

**53** SWING  
Cynthia KHEOL-MERIS

**69** MADELEINE  
Lucile ROBINOT

**83** LARMES DE PIERRE  
Pascal VOHNOUT



**RÉCAPITULATIF  
DU KIDNAPPING DU SIÈCLE**

Agathe PAVLEAS

**N**ous allons dans ce numéro retracer l'histoire d'un kidnapping inédit. Le détective peu connu du grand public Mino Chila et son associé Lariguo Fatlano s'occupaient de l'affaire du kidnapping de notre ex bien-aimée princesse Rose de Provins de la contrée de Winolthano.

Tout a commencé alors que Mino, en manque d'affaires, jardinait chez lui. Une personne sonna à sa porte. Il pensa au début que c'était encore son voisin qui voulait lui vendre des abonnements de magazines. Il lâcha sa bêche tout en pestant. À sa grande stupéfaction, ce n'était pas son voisin, mais le sergent de Contaze de la garde royale de la contrée de Winolthano. On le reconnaissait grâce à sa fabuleuse moustache tricolore (blanche, verte et rouge, car ce sont les couleurs du drapeau de la contrée de Winolthano) :

- Bonjour Sergent de Contaze, pourquoi venez-vous donc ?
- Il me faut un détective de la plus haute urgence !
- Pourquoi donc cher sergent ?
- La princesse Rose de Provins a été kidnappée il y a deux jours, alors qu'elle allait annoncer le nom de son époux !
- Pourquoi, Sergent de Contaze, avez-vous pensé à moi ?
- Car... tous les autres détectives de la contrée de Winolthano sont occupés.
- Pourquoi ne pas demander Sergent de Contaze à son détective officiel ?
- Il est malade, il a la grippe rougaille.
- Mince, espérons qu'il se rétablisse rapidement.
- Monsieur Chila voulez-vous vous occuper de cette affaire de la plus haute importance ?
- Je le veux, Sergent de Contaze !
- Monsieur, je vous remets ce passe pour rentrer dans le château de la princesse Rose de Provins.

Le Sergent part dans son immense carrosse tiré par douze chevaux blancs. Mino, cinq minutes plus tard, appelle son associé Lariguo Fatlano. Quand ils s'appellent, cela veut dire que les affaires reprennent !

– Bonjour, Lariguo, on a une enquête !

– Cela fait longtemps qu'on n'avait plus d'enquête et ça fait du bien de t'entendre !

– L'enquête est le kidnapping de la princesse Rose de Provins, alors qu'elle allait annoncer le nom de son époux !

– On se rejoint à son château.

Mino prend un tyu-tyu (bus qui marche au miaulement de chat noir) puis une piwa-pop (un taxi qui marche grâce aux pop corn ce qui est d'ailleurs un vrai problème de pollution pour la ville) et arrive au bout de 2 heures au château de la princesse. Lariguo était déjà là depuis dix minutes.

– Tu en as mis du temps, Mino !

– Il y a eu un gros embouteillage avec les piwas-pops.

– Tu as une bonne excuse.

– Viens, allons voir si l'on trouve des indices !

Mino et Lariguo sont dans la salle du trône. Elle est décorée avec des roses rouges, des piliers en or massif, un trône en quartz blanc avec des arabesques en bronze. Mino prend sa loupe et remarque un bout de papier à l'autre bout de la salle du trône.

– Lariguo, peux-tu prendre le bout de papier ?

Lariguo en le prenant remarqua un coquelicot noir et rouge à côté d'un pilier.

– Patron, regardez, un coquelicot rouge et noir !

– Vous pensez à ce que je pense ?

– Le gang des coquelicots masqués a peut-être enlevé la princesse, car il laisse toujours derrière eux cette fleur fragile.

- Lariguo, lisez à voix haute le mot.
- *a c e m i f o d u f y - v* ce mot ne veut rien dire.
- Interrogeons des témoins!
- Bonne idée patron!

Ils vont chercher la reine Primevère de la contrée Demilopes, elle était dans le jardin aux fleurs.

- Bonjour, Reine Primevère, pouvez-vous témoigner pour l'enquête?
- Non, je ne peux pas, j'ai mal au coude.
- Ça ne va pas vous gêner pour parler.
- Si vous insistez... il était environ seize heures quand elle allait annoncer le nom de son époux. Elle avait invité les rois, reines, princes et princesses des vingt-neuf contrées. Ils sont arrivés la veille et on a mangé des...
- Ce témoignage a été très intéressant, au revoir, reine Primevère.
- Je n'avais pas fini!

Mino et Lariguo trouvèrent un banc au jardin pour trouver le sens caché de ce mot.

- Lariguo, on ne va jamais trouver le sens de ce mot, car il n'en a pas!
- Si, il y en a un, il faut juste un peu réfléchir. *a c e m i f o d u f y - v*
- Plus aucun espoir.
- -v -v, -voyelle si on enlève les voyelles ça fait c m f d f
- C m coquelicot masqué j'avais raison depuis le début!
- Et f d f?

Mino et Lariguo ne trouvaient pas et cherchèrent et cherchèrent pendant des heures jusqu'au moment où une jeune servante s'approcha timidement et leur dit :

- Ce sont les abréviations du slogan de la marque Fromages des bois.
- Le nom du slogan?
- Fondu du fondu.

- Où est l'usine de fromage ?
- À l'ouest de la contrée de Demilopes.
- Merci, au revoir !

Mino et Lariguo louèrent une piwa-pop hybride (miaulement de chat noir et qui marche au pop corn) et arrivèrent devant l'usine. L'usine était gigantesque, il y avait une immense affiche avec le slogan fondu du fondu. Ils se garèrent et entrèrent dans l'usine. Ils virent à l'entrée une femme d'une trentaine d'années en escarpin rouge avec un tailleur blanc et une jupe noire, elle parlait avec ses employés.

- Le problème est réglé. Bon, je retourne à mon bureau.
- Attendez Madame !
- Madame Yuzas.
- Attendez Madame Yuzas !
- Qui êtes-vous et pourquoi êtes-vous rentrée dans cette usine ? Ce n'est plus l'heure des visites.
- Je m'appelle Mino Chila et voici mon associé Lariguo Fatlano, nous sommes ici pour une enquête.
- Quelle enquête ?
- L'affaire de l'enlèvement de la princesse Rose de Provins.
- Venez dans mon bureau !
- Nous voudrions plutôt parler avec le directeur ou la directrice.
- Ce n'est que moi.

Ils suivirent Madame Yuzas dans un dédale de marches, de couloirs et d'escaliers et débouchèrent sur un petit bureau. Elle les invita à s'asseoir sur des sièges en bois, elle s'est assise sur un fauteuil en cuir noir.

- Pourquoi venez-vous dans mon usine ?
- Des gens dans cette usine ont enlevé la princesse Rose de Provins, ils appartiennent au gang des coquelicots masqués.

– C'est n'importe quoi.

– On peut vérifier.

– D'accord, mais je vous préviens vous ne trouverez rien.

C'est ainsi que Mino et Lariguo cherchèrent dans toutes les pièces de l'usine. Après avoir cherché pendant des heures ils se reposèrent sur une marche d'escalier. Lariguo posa sa main sur une plinthe, et un passage secret s'ouvre. Ils entrèrent et virent une pièce spacieuse avec une porte. La pièce était décorée avec des objets de la Grande Guerre du Nord.

– Lariguo, tu es un champion. Ouvre la porte, la princesse est sûrement cachée derrière.

Lariguo ouvrit la porte et vit une pièce avec une porte blindée et deux gardes en uniforme en train de jouer aux cartes sur une table. Lariguo referma délicatement la porte et chuchota à Mino.

– Il y a des gardes qui jouent aux cartes.

– Je vais leur parler et toi tu joues le jeu.

– Je ne sais pas si c'est une bonne idée...

– Fais comme moi.

Mino et Lariguo ouvrirent la porte et dirent :

– C'est l'inspection sanitaire : surprise !

– Comment connaissez-vous cette pièce ?

– La directrice nous en a parlé, car nous devons vérifier si cette usine est aux normes de la contrée de Demilopes.

– Qu'est-ce que vous voulez voir ?

– La pièce derrière.

Les deux gardes se regardèrent l'air paniqué et leur ouvrirent la porte blindée. Dès que Mino et Lariguo virent ce qu'il y avait à l'intérieur, ils poussèrent un cri de surprise, car... derrière la porte... il y avait... une immense cave avec dedans... du fromage.



– C'est la cave secrète où l'on cache nos fromages les plus affinés et fondants.

– C'est aux normes, au revoir !

Ils coururent jusqu'à leur piwa-pop hybride de location et allèrent jusque chez Mino. Lariguo s'assit en poussant un soupir sur un fauteuil du bureau de Mino.

– Qu'est-ce que ça peut être alors f d f !

– Pour tout t'avouer Lariguo, je n'en sais rien.

DRING!!!

– Qui ça peut bien être, Mino ?

– Mon voisin.

– Pourquoi ton voisin ?

– Il veut sûrement encore me vendre des abonnements à des magazines. Mino descendit les marches, ouvrit la porte et vit son voisin. Son voisin s'appelait Zartoi, il était grand et maigre il avait des cheveux roux en bataille, il portait toujours une chemise à carreaux avec des baskets mauves à paillettes.

– Bonjour Zartoi, comment vas-tu ?

– Je vais bien, merci.

– Pourquoi es-tu ici ?

– Veux-tu acheter un abonnement au magazine « La rose enchainée » ? Je n'ai pas que des abonnements non non non, j'ai aussi un numéro spécial des bigorneaux insoumis.

– Le titre ?

– Y a-t-il une mine de pop corn dans la forêt de Fontainebleau ?

– f d f Forêt de Fontainebleau.

– Quoi ?

Mino referma violemment la porte au nez de son voisin et couru à son bureau pour annoncer son idée à Lariguo.

- Lariguo j'ai trouvé à quoi correspondait f d f.
- À quoi ?
- À la forêt de Fontainebleau !
- Coquelicots masqués, forêt de Fontainebleau !
- Leur QG doit être là-bas !
- Il n'y a qu'un seul moyen de le savoir !
- Il faut y aller !

Ils prirent un MGV (Miaulement Grande Vitesse, ce qui correspond au TGV). Et arrivèrent à la forêt de Fontainebleau à la tombée de la nuit. Ils réservèrent une chambre dans un motel et se reposèrent jusqu'au lendemain.

Dès l'aube, ils étaient dans la forêt.

- Mino tu ne trouves pas que c'est mission impossible, la forêt est immense.
- Lariguo, tu sais lire une carte ?
- Ça fait des heures qu'on est là, nous sommes perdus !!!
- Peut-être, mais ce dont je suis sûr, c'est qu'un orage va éclater !

L'orage s'approchait de plus en plus, d'heure en heure, et nos détectives cherchaient un abri quand Mino eut une idée.

- J'ai lu dans un livre qu'il y avait une grotte au nord de la forêt.
- On y va !

Des gouttes d'eau commençaient à tomber de plus en plus rapidement et Mino guidait Lariguo vers la grotte. Quand ils furent à mi-chemin, des éclairs zébraient le ciel alors que la pluie devenait torrentielle. Mino dirigeait difficilement Lariguo, car la terre était de plus en plus boueuse.

- Mino, attention, il y a un torrent de boue.
- Comment on va le traverser ?

- On ne peut pas le contourner, ni le traverser, car le courant est trop fort.
- Comment on va faire alors ?

Ils ne pouvaient plus avancer, Mino se lamentait, car il allait faire nuit dans une heure.

- J'ai une idée.
- Laquelle Lariguo ?
- Je te préviens, cette idée est folle.
- C'est mieux que de rester bloqués dans cette forêt.
- Tu vois les lianes jaunes et rouges ?
- Oui, pourquoi ?
- J'avais vu dans le magazine Contrée Géographique que ces lianes peuvent supporter le poids d'un éléphant de la contrée de Quitato.
- Mais ce sont les éléphants les plus lourds des vingt - neuf contrées.
- Regarde-moi faire et fais de même.

Lariguo grimpa à un cèdre tropi et réussit à attraper la liane de l'arbre voisin, il se balança au-dessus du vide, et arriva de l'autre côté du torrent. Mino fit de même sauf qu'il prit une liane noir et rouge et sauta, sa liane se fendit. Lariguo l'ayant vu, prit une liane l'attacha à un rocher et courut dans le torrent. Il sauva Mino qui tombait dans le torrent, et se hissa grâce à la liane de l'autre côté.

- Merci Lariguo tu m'as sauvé.
- De rien, mais j'aimerais me mettre à l'abri.
- On est à mi-chemin de la grotte.
- Regarde, la colline au Sud, il y a une grotte, et elle est plus proche que la tienne.
- Allons-y!

Lariguo guidait Mino dans la forêt en plein déluge, vers la colline. Ils arrivèrent juste avant la tombée de la nuit : la grotte était illuminée par des lucioles bleues.

– Bon, au moins, on a les lucioles pour nous éclairer.

– Qu'est-ce que l'on fait, Mino ?

– On attend que la tempête parte.

– Trop long !

– On cherche des indices sur place ?

– Allons-y !

Mino cherchait avec sa loupe. Tandis que Lariguo regardait le sol pour voir un passage secret.

– Mino, je vois quelque chose.

– Quoi ?

– Un rocher. On dirait qu'il est placé pour cacher un passage.

– Lequel, de rocher ?

Lariguo alla au fond de la grotte, et demanda à Mino de le rejoindre pour l'aider à pousser. Ils poussèrent, et déplacèrent le roc, derrière le caillou il y avait une porte.

– Lariguo, j'ai mal.

– Tu as mal où ?

– Partout, Lariguo, partout !

– Tu n'exagères pas un peu, Mino ?

– Peut-être.

Mino regarda attentivement la porte et vit peint un coquelicot rouge et noir.

– Lariguo regarde un coquelicot.

– Mino, fais attention, je vais ouvrir la porte avec un tronc d'arbre.

– Lariguo.

– Éloigne-toi.

– Lariguo, il y a une poignée !

– Elle était bien cachée.

Lariguo ouvrit la porte et vit une petite pièce avec des coquelicots rouges et noirs peints sur le mur.

– Lariguo, regarde une deuxième porte qui est en calcaire pour la camoufler.

– Mino, tu as raison.

– Écoute, Lariguo, il ne faut pas qu'ils nous entendent, pour cela il faut être le plus discret possible.

Ils ouvrirent la porte dans un grand fracas et regardèrent d'un air stupéfait la pièce immense taillée dans de la pierre. Elle contenait un canapé bleu, une table avec six couverts, six lits, dont deux lits à baldaquin à la housse de soie.

– Lariguo, c'est immense.

– Mino, pourquoi il y aurait deux lits à baldaquin ?

– C'est vrai, normalement, il n'y a que la princesse !

– Et pourquoi le gang n'a pas fait une demande de rançon ?

Nos deux détectives se cachèrent sous un lit à baldaquin, car la porte s'ouvrait. Un garçon fin et grand en sortit, puis une personne (car on ne savait pas si c'était un garçon ou une fille) musclée et petite, et une fille obèse et musclée qui avait des boutons partout et enfin un nain qui avait un bâton de dynamite dans la main et qui regardait tout le monde avec un sourire diabolique.

Mino chuchota à Lariguo.

– C'est bizarre, il n'y a que quatre membres et pourtant il y a six lits ?

– Il y a un lit pour la princesse, mais qui dort dans le sixième ?

Quand Lariguo chuchota ça à Mino, la porte s'ouvrit et... apparut... le sergent de Contaze ! Le gang était souriant à le voir. Le sergent ouvrait sa bouche et dit :

– Bonjour !

– Bonjour, chef !

– Où est Lucinia ?

Une silhouette ouvrait une porte en granit dissimulée dans le mur. Elle était grande, mince, avec une couronne de fleurs sur les cheveux qui tombaient jusqu'à ses chevilles. Elle portait une robe rouge pin up, c'était la princesse Rose de Provins !

Mino et Lariguo se regardèrent d'un air médusé.

- J'étais en cuisine, je préparais le repas !
- Assieds-toi, il faut commencer la réunion !
- D'accord, d'accord, je m'assois.

Elle s'asseyait, et le sergent montait un projecteur. Quand il eut fini, il inséra un disque, et il prit la parole.

– Nous allons commencer le diaporama de notre plan coquelicot n° bidon. La princesse se leva et dit :

- Sergent, je peux dire notre plan au gang.
- Bien sûr, princesse.
- Comme vous voyez, la première partie du plan s'est bien déroulée, on a réalisé mon faux enlèvement, nous avons attribué l'enquête aux détectives les plus mauvais et les plus ringards des vingt-six contrées.

Le nain lève sa main et dit :

- Ils ne sont peut-être pas si incompetents ?

La princesse lui répondit :

- Pff... ils ne trouveraient pas une baguette de pain dans une boulangerie.

Lariguo de sa cachette chuchota à Mino.

- C'est n'importe quoi je mange pas de pain.

La princesse continua.

- Maintenant, il faut lancer la deuxième partie du plan, nous allons demander la rançon à mon futur mari, le prince Fingueulbèrd, il est très attaché à moi, plutôt à mon héritage, il donnera la rançon, et vous ne me rendrez pas et il va donner plus d'argent, etc., etc.

La personne leva la main et dit.

– Pourquoi avoir fait appel à nous ?

– Je dois vous dire quelque chose, je ne veux pas me marier avec ce prince.

Une alarme sonna alors :

PIPOU PIPOU !

Le garçon grand et mince cria :

– Pause déjeuner !

Tout le monde partit en courant dans la cuisine, puis Mino et Lariguo sortirent de leur cachette, prirent la cassette du plan « coquelicot n° bidon » et sortirent discrètement de la grotte. Ils coururent dans la forêt et à mi-chemin s'arrêtèrent. Mino sortit son téléphone pour appeler la BAM (Brigade Anti-Méchants).

– Mince, je n'arrive pas à capter la Piwi avec mon téléphone, pas de réseau dans la forêt Lariguo comment on va faire ?

– On a qu'à utiliser la cabine téléphonique derrière toi.

Mino entra dans la cabine et une petite musique douce l'accueillit. Il tapa le numéro d'urgence à vingt-deux chiffres de la BAM. Au bout de vingt minutes, il sortit de la cabine et dit :

– Cette intervention de la BAM va faire du bruit.

(Nous ne savons pas ce qui s'est passé ensuite, car c'est top secret).

La princesse, le sergent et le gang des coquelicots masqués sont allés au PSUS (Prison Super Ultra Sécurisée).

Grâce à sa contribution à l'enquête, la reine de la contrée de Demilopes est devenue l'héritière du trône royal.

Et... nos détectives ne sont plus en manque d'affaires.

Retrouvez-nous la semaine prochaine pour un nouveau numéro de la moule déchaînée !







**MIGNONNE, ALLONS VOIR  
SI LA ROSE**

Julia DRAGHI

Le champ de coquelicots s'étendait sur plusieurs centaines de mètres, parsemant le paysage de milliers de points rouges. Le soleil était déjà en train de s'éteindre à l'horizon, donnant au champ une ambiance d'été que Loïs ne put s'empêcher de trouver magnifique. Mais un détail faisait ombre au tableau. Le corps étendu au milieu du champ. Le sang se mélangeant à la couleur des fleurs.

Loïs contemplait la scène d'un air mélancolique, regrettant de ne pas avoir pris son appareil photo pour immortaliser la scène. Le meurtrier possédait un sens artistique incroyable. S'il n'avait pas été promu enquêteur, Loïs aurait aimé devenir photographe. Mais les scènes de crime n'étaient-elles pas, à elles seules, des œuvres d'art ? Et toute cette mise en scène, le corps disposé comme s'il dormait, la rose posée sur sa poitrine, donnait à la défunte une beauté froide. Splendide.

Le jeune enquêteur fut tiré de ses pensées par le contact d'une main sur son épaule. Il sentit un frisson désagréable remonter le long de sa colonne vertébrale, mais n'en laissa rien paraître et adressa un léger sourire à son propriétaire.

Sourire qui ne lui fut pas rendu par le jeune homme qui lui faisait face. Léo ne souriait jamais. Il ne portait pas de masque sur ses émotions, contrairement à Loïs.

Lui disait les choses clairement, sans se soucier s'il pouvait blesser son vis-à-vis.

Les deux jeunes hommes étaient diamétralement opposés, et c'était sans doute pour cette raison aussi qu'ils travaillaient aussi bien ensemble. L'un complétait l'autre.

– C'est bon, tu n'es pas obligé de sourire comme un imbécile quand je suis là !

L'expression de Loïs changea aussitôt du tout au tout. Il perdit son sourire et l'éclat dans ses yeux disparut.

– Il y a du nouveau ?

– Oui. La victime était une femme de 21 ans, Noémie Paul. D'après le médecin légiste, elle est morte hier et a passé la nuit ici. Son corps a été découvert par un coureur qui passait par là.

– Il est ici ?

– Oui, avec la psychologue. Tu peux aller le voir.

Le jeune homme hocha la tête et quitta son équipier pour se diriger vers l'ambulance garée non loin. Il monta et fit un petit signe à la psychologue qui lui répondit d'un hochement de tête. La personne qui avait trouvé le corps était un jeune homme qui n'avait pas l'air d'avoir plus de vingt ans. Celui-ci tenait entre ses mains tremblantes un gobelet de café qui menaçait à tout moment de tomber. Son regard était perdu dans le vide et il ne remarqua pas le jeune enquêteur, jusqu'à ce que celui-ci se racle la gorge. Il sursauta et une goutte de café tomba sur sa main, le faisant jurer. Il sembla recouvrer ses esprits, et ses yeux se remplirent de larmes quand il fit face à Loïs.

– Je ne l'ai pas tué... s'il vous plaît, laissez-moi partir.

– J'aimerais vraiment pouvoir vous laisser, mais je dois vous poser quelques questions avant.

– Mais j'ai déjà tout dit. Je courais, j'ai vu le corps et je vous ai appelé. C'est tout !

– Pour commencer, votre nom ?

– Thomas Verrun.

– Est-ce que vous connaissiez la victime ?

– Personne ne m'a dit qui c'était... Et je ne me suis pas approché pour regarder.

– Noémie Paul, ça vous dit quelque chose ?

Son visage devint blême et son corps se pencha en avant. Loïs rattrapa

de justesse la tasse brûlante et soutint du mieux qu'il put le corps inerte du jeune homme qui venait de s'évanouir. Il appela un médecin et sortit prendre l'air. De toute évidence, il n'obtiendrait rien de plus du témoin jusqu'à ce qu'il se remette.

De son côté, Léo notait toutes les informations obtenues dans un petit carnet noir qu'il emportait absolument partout.

Ce qui l'intriguait le plus, c'était la disposition du corps. Il avait fait des recherches sur la rose de Provins déposée sur la victime. C'était une espèce de fleur assez courante dans la région, mais en dehors de ça, rien. Pas de légendes, pas de significations particulières. Pour les coquelicots au milieu desquels la victime se trouvait, en cherchant rapidement, il avait trouvé leur signification dans le langage des fleurs : le coquelicot endort les chagrins dans le sommeil et l'oubli. Plutôt romantique. Mais rien qui lui permettait de comprendre le motif du meurtre.

Sa seule conclusion fut que le meurtrier semblait respecter sa victime. Toute cette mise en scène montrait la réflexion derrière cette disposition et l'attention qu'il y avait portée. Mais, la plupart du temps, quand on respecte quelqu'un, on ne l'assassine pas...

Quelque chose clochait, et Léo n'arrivait pas à mettre le doigt dessus.

Il tentait d'établir un lien entre tout ça, mais fut tiré de sa réflexion par la sensation de son téléphone vibrant dans sa poche. Il décrocha aussitôt et s'adressa d'un ton froid à son interlocuteur qui ne s'en formalisa pas le moins du monde :

– J'espère que vous avez une bonne raison pour me déranger en pleine enquête.

– On a retrouvé un deuxième corps. Je crois que vous devriez venir voir ça.

– Où ça ?

– Dans la forêt de Fontainebleau. Mon équipe est déjà sur les lieux.

– Nous arrivons.

Il raccrocha sans plus de cérémonie et partit rejoindre son équipier qui fumait une cigarette non loin.

– Si tu ne te fais pas flinguer, c'est ça qui te tuera.

– On mourra tous un jour ou l'autre. Du nouveau ?

– On bouge.

Sans en dire plus, il lança un casque de moto à son partenaire qui le rattrapa au vol et jeta sa cigarette par terre.

Sitôt qu'il fut monté, Léo démarra, manquant de faire perdre l'équilibre à son collègue. Loïs s'accrocha aux barres de fer à l'arrière pour se stabiliser et regarda le paysage défiler devant ses yeux. Ils s'éloignaient du champ rouge pour se rapprocher de la masse verdoyante que Loïs avait aperçue tout à l'heure.

Quand ils arrivèrent enfin, ils furent accueillis par un policier en uniforme qui passa devant eux à toute vitesse, avant de vomir quelques mètres plus loin.

Léo l'ignora et fit signe à Loïs de le suivre pendant qu'il s'enfonçait dans la forêt. Au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient, ils entendaient plus clairement les cris et l'agitation qui régnaient déjà sur les lieux. Et c'est en arrivant sur la scène de crime qu'ils comprirent pourquoi.

Cela ne ressemblait en rien à la scène de tout à l'heure. C'était de la pure sauvagerie. La victime était totalement défigurée et il était compliqué de distinguer s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme. Son corps était lacéré, ses vêtements couverts de sang. Et c'est en voyant les orbites vides de la victime que les deux enquêteurs comprirent pourquoi l'officier avait éprouvé le besoin de se vider l'estomac. Mais au milieu de cette scène bestiale, la rose de Provins était toujours là. Elle contrastait totalement avec la sauvagerie de la scène.

C'était la même signature que le précédent meurtre, mais le mode opératoire était totalement différent. Cela perturbait énormément Léo qui n'en laissait pourtant rien paraître. Il attrapa son fameux carnet et indiqua à son partenaire de chercher ailleurs pendant que lui s'occupait d'interroger tout le monde. Ce dernier acquiesça et s'approcha du corps. S'il se fiait aux longs cheveux de la victime, il s'agissait d'une femme. Mais il ne pouvait rien affirmer pour l'instant. Le bourreau de cette personne s'était vraiment défoulé sur elle. Contrairement à la précédente scène, organisée, celle-ci partait dans tous les sens. Pour un maniaque du rangement et de la propreté comme Loïs, c'était crispant de voir ça. S'il n'y avait pas eu cette fleur, il aurait été difficile de croire que ces deux meurtres avaient été commis par la même personne.

Il était en train de réfléchir à une explication plausible quand il remarqua un détail étrange. La victime avait le poing droit crispé comme si elle tenait un objet qu'elle ne voulait pas lâcher.

Loïs enfila un gant pour ne pas laisser d'empreintes et tenta de déplier ses doigts. Chose compliquée au vu de la rigidité cadavérique du corps. Quand il y parvint, un petit cylindre argenté roula à ses pieds. C'était une balle. De quelle arme, il n'en savait rien. L'expert ici, c'était Léo. Il décida donc de le rejoindre pour lui faire part de sa découverte. Quand il le retrouva, celui-ci était en train de parler avec un vieil homme.

– Vous dites donc que vous avez trouvé le corps au cours d'une partie de chasse.

– Oui... Oui c'est cela...

– Et le temps que vous rentriez chez vous pour nous appeler et de revenir sur place, est-ce que vous avez remarqué du changement, la position du corps par exemple ?

– Non, je ne pense pas... C'est horrible, une telle tragédie...

– Merci pour ces renseignements. Nous vous rappellerons si nous avons besoin de vous revoir.

Il serra la main du chasseur et se retourna vers Loïs :

– Tu as trouvé quelque chose ?

– Oui et ça devrait t'intéresser.

Il lui lança la balle que Léo rattrapa au vol avant de l'examiner.

– T'as trouvé ça où ?

– Dans la main droite de la victime.

– Ce n'est pas une balle de fusil pour la chasse. Ça ressemble plus aux balles des anciens pistolets utilisés pendant la Grande Guerre. La victime a dû l'arracher à son meurtrier avant de mourir.

Il fit signe à Loïs de se rapprocher et lui montra un minuscule trou percé au bout de la cartouche. Il avait raison. La balle devait être un collier que le meurtrier portait autour du cou. Le fil ne devrait pas être trop éloigné du corps, mais c'était comme chercher une aiguille dans une meule de foin.

– S'il a été arraché brutalement, le meurtrier devrait avoir une marque autour du cou.

– D'accord... Tu connais l'identité de la victime ?

– Encore une femme. Ses blessures ont été faites au couteau. Elle s'appelait Camille Graude. D'après les papiers d'identité retrouvés, elle vivait à Paris.

– Visite à un membre de sa famille ?

– À son petit ami, Nathan Brunelle. Il a été prévenu et devrait arriver d'une minute à l'autre.

– Des liens entre les deux victimes ?

– Pour l'instant, on n'a rien trouvé. Je vais donner la balle au labo.

Loïs hocha la tête et décida d'attendre l'arrivée du fameux petit ami pour lui poser quelques questions.

Il mit ses écouteurs sur ses oreilles et lança de la musique classique pour se couper un moment du reste du monde. Loïs était comme ça. Souriant en apparence, gelé à l'intérieur. Les morts n'avaient plus d'émotions. Alors, peut-être que lui était déjà mort.

Au travers du son du piano, il entendit soudain des cris venant de derrière lui. Il stoppa la musique et se retourna vers sa source.

Un jeune homme était retenu par deux officiers alors qu'il tentait de s'approcher du corps. Il était secoué de spasmes et les larmes ne semblaient pas vouloir s'arrêter de glisser le long de ses joues. Finalement, il s'effondra sur le sol et hurla.

Loïs s'était rapproché de lui et lui tendit un mouchoir que le nouvel arrivant saisit en lui adressant un bref regard larmoyant. Loïs lui fit un petit sourire, totalement faux. Il avait mis du temps à trouver un sourire ni trop joyeux, ni trop empli de pitié, et maintenant, il l'utilisait toujours en face des proches des victimes.

Le nouveau venu essaya de prendre la parole, mais n'y parvint pas à cause de ses soubresauts. C'était certainement lui, Nathan. Il fit signe aux deux policiers de partir et s'accroupit devant le jeune homme qui pleurait toujours.

Loïs ne savait jamais quoi faire dans ces situations. Alors il attendait. Il attendit dix minutes, durant lesquelles il fut rejoint par Léo qui le prévint qu'il allait explorer un peu les environs à la recherche d'indices. Il y allait seul, mais Loïs ne s'en faisait pas. Il avait déjà fait l'expérience des talents de karatéka de son équipier et il ne souhaitait cela à personne.

Loïs décida lui aussi de faire un petit tour pour se rafraîchir les idées, mais alors qu'il s'éloignait, il vit Nathan sourire entre ses larmes. Un sourire discret et furtif, mais un sourire. Alors que sa petite amie venait de mourir. L'enquêteur décida donc de revenir sur ses pas et d'interroger



le jeune homme maintenant. Décès ou pas, son comportement était plus que suspect.

– Je suis désolé pour vous, mais je dois absolument vous poser quelques questions... Vous pouvez vous lever ?

– Oui... Oui, bien sûr. Excusez-moi, vous devez me trouver lamentable... C'est juste que...

Il ne finit pas sa phrase et refondit en larmes. Loïs lui tendit sa main qu'il saisit. Pour pouvoir lui poser calmement ses questions, il fit signe à Nathan de le suivre tandis qu'il s'éloignait de la scène de crime.

Enfin au calme, il commença son interrogatoire :

– Pour commencer, depuis combien de temps connaissiez-vous Camille ?

– Je la connaissais depuis deux ans, mais nous avons commencé à sortir ensemble il y a six mois. Je devais la voir dans deux heures et je... Je n'arrive pas à croire qu'elle soit...

– Et est-ce que vous connaissez quelqu'un qui pourrait lui en vouloir au point de la tuer ?

– Non... Non, elle était très gentille avec tout le monde...

– Noémie Paul, ça vous dit quelque chose ?

– Oui, je la connais. C'était la meilleure amie de Camille au collège, mais ça fait longtemps qu'elles ne se parlaient plus... Vous la suspectez ?

Il y avait donc bien un lien entre les deux victimes. Il faudrait qu'il en parle à Léo plus tard. D'ailleurs, en parlant du loup, celui-ci revenait de sa petite promenade, l'air grave.

– Loïs, je peux te parler seul à seul s'il te plaît ?

– J'arrive. Je suis désolé, monsieur Brunelle, mais je dois m'absenter un instant.

Ce dernier hochait lentement la tête et les regarda partir. Une fois suffisamment loin, il ne put se retenir plus longtemps et sourit de toutes ses dents. Tout se déroulait comme sur des roulettes.

– Tu as trouvé quelque chose ?

– Les globes oculaires... Et la psychologue m'a appelé. Ils ont interrogé Thomas Verrun. Il connaissait bien Noémie, c'était son ex-petite amie.

– Charmant. Alors, ils se connaissaient tous d'une manière ou d'une autre... Ils ont tous les deux un alibi ?

– Nathan était à Paris et Thomas était chez lui, mais il n'y a personne pour vérifier ça.

Quant au chasseur, il était chez lui avec sa femme et ses enfants qui nous ont confirmé sa présence.

– À moins qu'ils soient tous complices, nous pouvons l'exclure de notre liste de suspects...

– Oui. Je n'ai pas fini d'interroger Nathan, j'y retourne.

Loïs se retourna vers l'endroit où se trouvait quelques secondes plus tôt le jeune homme et fut surpris de ne plus le voir. Il n'avait quand même pas pris la fuite, si ?

Au moment où il allait prévenir son collègue, il vit Nathan réapparaître au loin.

Il soupira et se dirigea vers le suspect.

Il allait lui demander si tout allait bien, mais les mots se coincèrent dans sa gorge. Quelque chose avait changé. Nathan avait changé. Il connaissait cet air dans ses yeux, c'était le même qu'il s'était entraîné à faire disparaître pendant deux ans. Il n'y avait rien, une indifférence totale pour le monde qui l'entourait.

Mais quand il vit Loïs, son air changea du tout au tout. Ses yeux étaient maintenant emplis d'une tristesse infinie, cette expression qu'il avait la première fois qu'il l'avait vu.

C'était la première fois que le jeune enquêteur croisait une personne comme lui.

Le comportement de Nathan était trop suspect pour qu'il ne soit pas lié au meurtre. En tant que meurtrier ou en tant que complice. Mais il avait un lien direct avec la mort des deux jeunes femmes, Loïs en était persuadé. Mais il ne pouvait rien affirmer sans preuves. À moins que...

– Tout va bien ?

– Comme quelqu'un qui vient de perdre sa petite amie.

C'était maintenant clair et net. Il s'était passé quelque chose le temps qu'il parle avec Léo. Son ton était devenu ironique et cynique. Loïs détestait ça. C'est pour cette raison qu'il décida de ne plus le ménager. Son attitude aurait sans doute déplu à Léo, mais il n'était pas là, donc autant en profiter. Et s'il avait vu juste, cela l'aiderait à prouver la culpabilité de Nathan.

– J'aimerais vérifier quelque chose si vous me le permettez.

– Bien sûr...

Loïs s'approcha de Nathan et lui demanda de se pencher en avant. Celui-ci s'exécuta après un léger temps d'hésitation et Loïs put enfin voir son cou dégagé. Il s'attendait à voir la marque laissée par le collier que la victime avait arraché mais fronça les sourcils en ne voyant qu'un grain de beauté. Nathan releva la tête. Il avait l'air grave.

– Je... Est-ce que je peux vous parler quelques secondes s'il vous plaît ? J'aimerais vous dire quelque chose à propos du meurtre...

Loïs hésita quelques secondes avant d'accepter. Était-ce vraiment prudent de suivre un potentiel meurtrier ? Non, bien sûr. Mais de ce qu'il avait vu, Nathan ne pouvait pas être le coupable de ce premier meurtre. S'il savait quelque chose, il fallait que Loïs soit au courant.

Nathan lui fit discrètement signe de le suivre. Apparemment, il ne voulait pas qu'on les voie s'éloigner. Il était peut-être surveillé... Loïs chercha rapidement son équipier du regard pour lui faire signe de les filer, mais abandonna cette idée quand il vit Léo s'éloigner, son téléphone collé à

l'oreille. Il n'y avait aucune chance qu'il l'entende à cette distance et il ne voulait pas alerter Nathan.

Les deux s'éloignèrent donc en silence et s'enfoncèrent dans les bois sombres. Le soleil était maintenant couché depuis longtemps et l'obscurité donnait à la forêt une ambiance pesante.

Après une dizaine de minutes de marche, Nathan s'arrêta et se tourna vers Loïs.

Il ouvrit la bouche, prêt à parler, mais aucun son n'en sortit. Il sembla se raviser et baissa la tête. Il jouait avec ses mains, craquant ses doigts et serrant ses poings jusqu'à faire blanchir ses jointures. Il était stressé. Ou, du moins, semblait l'être. Loïs était bien placé pour savoir qu'une personne comme lui pouvait faire croire n'importe quoi à n'importe qui juste en jouant avec son comportement. Il restait à l'affût du moindre mouvement suspect du jeune homme. Mais il n'aurait jamais deviné que le vrai danger était dans son dos. Il sentit juste une petite pression dans ses côtes et tomba par terre. Pas un bruit, rien. Juste le sol qui se rapprochait et la sensation d'un liquide chaud qui coulait dans son dos.

Léo avait compris. Il connaissait le nom du meurtrier. Il avait compris le sens de ces mises en scène et il pensait avoir compris le mobile de ces meurtres. Et il avait compris pourquoi il avait la sensation dérangeante de ne rien comprendre.

La première personne qu'il voulait mettre au courant de ses déductions était Loïs mais celui-ci semblait s'être volatilisé. Et maintenant qu'il le remarquait, Nathan Brunelle aussi avait disparu. Léo commençait à avoir un mauvais pressentiment.

Il essaya d'appeler Loïs sur son téléphone, mais tomba directement sur son répondeur. Pourquoi n'était-il jamais là quand on avait besoin de lui ? Il alla voir un groupe d'officiers qui parlaient non loin et leur demanda s'ils

avaient vu le jeune homme s'éloigner. L'un d'eux le prévint qu'il l'avait vu partir avec Nathan et lui indiqua le chemin qu'ils avaient pris. Pourquoi cet imbécile ne l'avait-il pas prévenu ?

Léo ne prit pas le temps de remercier le policier et partit en courant dans la direction indiquée.

Il avait confiance dans les capacités de son équipier, mais ne pouvait s'empêcher d'être inquiet. Il ne faisait pas le poids contre deux personnes. Loïs s'était redressé tant bien que mal, sa blessure le faisant horriblement souffrir. La tache rouge à son flanc continuait de s'étendre et il tentait de diminuer le plus possible les dégâts en pressant sa main dessus. Il respirait avec difficulté, luttant contre l'engourdissement qui commençait à le prendre. Nathan était face à lui, un pistolet silencieux entre les mains. Il le fixait, un rictus ressemblant vaguement à un sourire plaqué sur le visage. Loïs était perdu. Il était en train de regarder Nathan quand il s'était fait tirer dessus par la même personne. La perte de sang le faisait peut-être délirer, mais il était quasiment sûr de voir double. Nathan qui le menaçait avec un pistolet, et à ses côtés Nathan qui le regardait les mains dans les poches, avec le même air froid que tout à l'heure. Des jumeaux. Personne ne parlait et le silence était pesant, parfois coupé par les gémissements de douleur de Loïs. Il sentait qu'il perdait pied et cela ne lui plaisait pas. Mais ce n'était pas la douleur qui l'inquiétait. Il avait peur. Léo se rapprochait, il le sentait. En suivant les traces de pas, il était passé devant le bosquet de roses où il avait retrouvé les yeux de Camille. Et en continuant tout droit, il vit des formes sombres se dessiner au loin. Les jumeaux... Il ralentit la cadence et s'approcha doucement de la scène. Il se cacha derrière un rocher et continua d'observer. Pour la première fois depuis des années, son regard trahissait autre chose que de l'indifférence. C'était aussi la première fois qu'il voyait Loïs en si mauvaise posture. Et

pour la première fois de sa vie, il ne savait pas quoi faire. Mais c'est en voyant l'un des deux hommes pointer son arme sur Loïs, l'air déterminé, qu'il se décida à agir.

Il sortit de sa cachette et saisit le pistolet qu'il avait gardé dans sa poche. Il visa le garçon qui menaçait son équipier et tira.

Le bruit tira Loïs de sa torpeur. En relevant la tête, il vit Léo qui se trouvait derrière Nathan, un pistolet à la main. Son expression habituellement neutre avait laissé place à de la peur. Ses mains tremblaient tandis qu'il regardait le corps du jeune homme s'affaisser au sol. Il venait de tirer sur quelqu'un. Après cinq secondes durant lesquelles personne ne bougea, il dirigea son pistolet sur le deuxième Nathan. Cette fois, Léo ne tira pas, mais fit une prise de karaté au jeune homme qui s'effondra, inconscient, et il en profita pour le menotter toujours tremblant de tous ses membres. Les policiers et les personnes présentes sur la scène de crime, alertées par le bruit, illuminaient la forêt à la lumière de leurs lampes-torches et arrivèrent rapidement sur les lieux.

Ils emmenèrent le jumeau menotté avec eux et poussèrent Léo pour faire les premiers soins à Loïs qui avait perdu connaissance.

Les jours de Loïs n'étaient plus en danger, d'ailleurs il était resté moins d'une semaine à l'hôpital, mais depuis cette fameuse nuit, il restait muré dans le silence. C'était à peine s'il adressait un regard à Léo qui lui rendait visite quotidiennement. Il passait ses journées à regarder par la fenêtre de son salon. Il avait peur. Pour la première fois depuis des années, la peur l'étouffait.

L'affaire était classée.

Le petit ami de Camille, Nathan avait appris que cette dernière le trompait avec Thomas. Au début, le jeune homme avait prévu de tuer Thomas, mais pensait qu'il serait plus atteint s'il lui enlevait Noémie, qui restait l'amour

de sa vie. Mais en voyant le corps de la jeune fille sans vie devant lui, il avait été pris de remords et pour se faire pardonner, avait fait toute cette mise en scène. Les traces de sang retrouvées dans sa voiture constituaient une preuve suffisante de sa culpabilité. Il avait déplacé la jeune fille jusqu'au champ de coquelicots qui avaient donc bien une signification symbolique pour lui. Puis, après avoir pris la fuite, il avait appelé son frère jumeau Adrian et lui avait tout raconté.

Pour faire disparaître les potentiels soupçons qui auraient pu peser sur son frère, Adrian lui avait demandé de rentrer à Paris, pendant que lui tuait Camille. Tout était prémédité, mais la mise en scène était complètement différente, car les deux coupables étaient eux-mêmes deux personnes distinctes. L'un qui avait fait tout ceci par vengeance, et l'autre qui avait simplement voulu réaliser son rêve de tuer une personne au moins une fois dans sa vie. Adrian s'était déchaîné sur le corps avant de repartir en laissant la fameuse rose qui était devenue la signature des jumeaux. C'était donc avec le vrai Nathan, revenu de Paris, que Loïs avait parlé avant que celui-ci ne laisse sa place à Adrian. Pendant ce temps, Nathan devait se retrouver seul avec Thomas pour le tuer.

Mais les deux frères avaient finalement changé leur plan et décidé de tuer Loïs puis Léo qui commençait à se douter de quelque chose.

Léo avait compris une grande partie de l'histoire, mais ce furent les révélations de Nathan qui permirent de clore l'affaire. Adrian était mort et Nathan en prison pour une trentaine d'années. Léo avait été mis hors de cause, il avait tiré pour défendre Loïs. La vie reprenait son cours normal. Et pourtant...

Il y a quelques jours, Loïs avait reçu une fleur et une lettre. Une lettre anonyme qui ne disait que deux mots : je reviendrai. Et à ses côtés, une rose de Provins.





A high-contrast, black and white graphic illustration of a woman's face. The image is rendered in a stark, almost binary style, with deep blacks and bright whites. A large, thick white circle is superimposed over the woman's eyes and upper face, creating a central space for text. The woman's hair is depicted with wavy, vertical lines on the right side. The overall composition is minimalist and modern.

## **MES HABITS !**

Rachel MEBARKI



habits se sont envolés. Pendant que ma mère part au commissariat, je me brosse les dents, prends mon sac et marche en direction du collège. Arrivé devant la grille, j'inspire un bon coup, car moi qui accorde beaucoup d'importance à mon apparence, je m'apprête à aller en cours habillé de mon pyjama, c'est dingue. Ça me fait vraiment bizarre, j'ai l'impression que j'ai six ans, que je suis dans mon lit et que je fais un cauchemar, sauf que là, je ne me réveille pas trempé de sueur et en pleurs.

Je me décide enfin à entrer dans la cour de l'établissement quand je suis frappé de stupeur. Il n'y a presque personne et le peu d'élèves présents autour de moi porte un pyjama ou un peignoir.

Sous le choc, je rejoins mon groupe d'amis au fond de la cour, ils sont en pleine discussion :

– Je vais lui casser la tête, à ce petit filou ! crie Majid, en robe de chambre. Nous éclatons tous de rire.

– Tu vas rien faire, Majid ! rigole Valno. Enfin, moi, j'espère que la police retrouvera nos vêtements !

– Ouais, mais j'aimerais bien savoir pourquoi le voleur n'a pris que nos vêtements, je réplique.

– Il a dû récolter beaucoup de vêtements ! observe Majid avant que la cloche ne sonne et n'indique la fin de notre conversation.

Nous allons dans la salle d'arts plastiques en traînant des pieds. La professeur d'arts plastiques (sans grande surprise) est habillée d'un pyjama violet avec des rayures dorées. Je sors mes affaires et commence un nouveau dessin dans le thème indiqué par madame Rochedouille.

À la fin de la journée, je me dépêche de rentrer chez moi, je monte les escaliers jusqu'à ma chambre et j'examine attentivement le sol devant mon armoire.

Ah, je le savais, j'ai trouvé des traces du voleur, je suis bien décidé à mener l'enquête. C'est la Grande Guerre ! Les habits, c'est sacré et on ne vole pas les miens comme ça, quelle qu'en soit la raison.

Je cherche ma boîte d'expériences scientifiques et je la trouve sous mon lit. Je prends une petite boîte en plastique et j'y mets la terre que le voleur a laissée. Je m'allonge sur mon lit et examine cet indice avec une grande concentration. C'est une terre travaillée, pas trop sèche, bien nourrie et c'est de la terre pure, pas une terre avec des cailloux comme il y en a devant chez moi.

On peut trouver cette terre dans deux endroits différents : les champs de José l'agriculteur, ses fruits et légumes nourrissent presque tout le village. Marcal a aussi une petite parcelle de terre à côté de la forêt de Fontainebleau. Il n'a pas de voisin et n'est pas du tout sociable, mais il a un véritable talent pour la photographie et il en a fait son métier. Ses photos représentent souvent la nature et il cultive des tulipes, des roses, des coquelicots et beaucoup d'autres fleurs pour ensuite capturer des images de ces plantes dans toute leur splendeur.

Il faut donc que je rende visite aux deux suspects, je prétexterai un sondage pour l'école à José et j'improviserai devant Marcal.

Au dîner, ma mère s'énerve :

– Quelqu'un nous a volés, et la police ne peut traiter cette affaire que dans une semaine. Non, mais je rêve ! Le voleur s'est déjà introduit chez nous, alors pourquoi ne recommencerait-il pas ?

– Ma chérie, il faut prier pour que nous soyons en sécurité cette nuit ! remarque mon père.

– Le voleur a cambriolé presque tous les villageois ! Il a en sa possession une quantité phénoménale de vêtements, je pense qu'il en aura assez pour l'instant, dis-je sans grande conviction.

Je me couche et plonge dans un sommeil agité.

Le lendemain, c'est le week-end. Je m'extirpe de mon lit aux alentours de midi. Je me dirige vers la cuisine et vois mes parents en train de prendre tranquillement leur petit-déjeuner :

– Bonjour maman! Bonjour papa!

– Bonjour Scoil, disent-ils d'une seule et même voix.

– Il n'y a plus de poire ? Je demande.

– Il n'y a plus de fruits tout court, affirme ma mère.

– Va en acheter, s'il te plaît, Scoil! En plus, le marché est ouvert à cette heure-là, annonce mon père.

– Maintenant ? je demande.

– Oui! Allez! Dépêche-toi! dit ma mère.

– Bon... D'accord.

J'enfile mon manteau et sors. Une fois dans la rue, je vais au marché et les stands de fruits et légumes sont tous vides. En me voyant bouche bée, un marchand hurle pour se faire entendre malgré le brouhaha :

– Ah! Ceux-là sont tous partis. On vient de les acheter ce matin à José et ses fruits et légumes sont plus populaires que d'habitude. J'ignore comment il les cultive, mais si la vente se passe comme ça tous les jours, on roulerait sur l'or, nous, les marchands!

En rentrant, je lance à la cantonade :

– Pénurie de fruits et légumes! Ils ont tous été vendus.

Mes parents ne sont pas étonnés et clament que les fruits et légumes de José sont délicieux (ce n'est pas moi qui les contredirais).

Après avoir fini tous mes devoirs, je décide d'aller rendre visite à José. Ses champs ne sont pas très loin de ma maison. Il faut compter dix minutes à pied pour y parvenir.

J'attrape un cahier et un stylo et je file.

Arrivé à destination, je cherche l'agriculteur du regard et je le trouve

au milieu des poivrons. José est un gros bonhomme plutôt costaud. Il paraît avoir quarante ans et il est de taille moyenne. L'agriculteur porte un bleu de travail et de grosses bottes vertes et imperméables. Mais c'est étrange, notre charpenteur n'a pas dépouillé José de ses vêtements ! Ce serait tout de même peu probable qu'il dorme avec sa tenue de travail.

J'aborde donc cet homme :

– Excusez-moi, monsieur ! Je peux vous poser quelques questions ? C'est un sondage pour l'école.

– Mais bien sûr, petit ! répond-il avec chaleur.

– Combien de sortes de fruits et légumes cultivez-vous ?

– Oh ! Je dois cultiver une trentaine de sortes de fruits et légumes.

Pendant que je lui pose d'autres questions sur ses fruits et légumes, je remarque qu'il a un grand entrepôt à côté de son champ de tomates.

– Pardonnez ma curiosité, mais qu'est-ce qu'il y a dans ce grand entrepôt ?

– Je stocke à l'intérieur mes outils et mes récoltes !

Bien évidemment, les plantes ne poussent pas par magie !

Je remercie l'agriculteur d'avoir si gentiment répondu à toutes mes questions et pars.

Sur le chemin, une ambulance passe à côté de moi, tellement vite que mon cahier s'envole et atterrit en haut d'un arbre, pas de veine !

À la maison, le dîner se déroule dans le calme. Je regarde un film et j'essaie de dormir, mais en vain. José m'a rendu perplexe. Je ne pense pas qu'il soit coupable, mais... Enfin, demain je vais aller voir Marcal et peut-être pouvoir avancer dans mon enquête. Je regarde à travers ma fenêtre et je vois des ambulances passer.

Je me réveille à neuf heures trente et prends mon petit-déjeuner en vitesse. J'habite loin de la forêt de Fontainebleau alors j'enfourche vite mon vélo et je me mets à pédaler comme un forcené.

À dix heures, j'arrive devant la maison de Marcal, je cache mon vélo dans les fourrés et je me poste devant la fenêtre qui donne sur le spacieux

salon. Je vois le photographe qui s'énerve au téléphone, mais je n'entends pas un traître mot de ce qu'il hurle. Je me cache en le voyant se diriger vers la porte.

Énervé, il sort dans la précipitation, il oublie de fermer sa porte d'entrée à clef. Il monte dans sa voiture et va vers le village. Je ne me fais pas prier pour m'introduire chez Marcal.

Le cœur battant la chamade, je vérifie toutes les pièces de la maison, mais aucune trace de vêtements.

Soudain, j'entends un bruit de moteur. Oh, non ! Marcal revient déjà ! Vite ! Je me glisse sous le lit du photographe tout en sachant que c'est une cachette vieille comme le monde. J'entends Marcal grommeler et j'essaye de me faire tout petit. Il attrape plusieurs feuilles et repart en tournant deux fois la clef dans la serrure. J'attends une minute tout en retenant ma respiration.

Je me dépêche ensuite de sortir par la fenêtre, je prends mon vélo et file au marché : je dois vérifier une petite chose. Comme je m'y attendais, les stands de fruits et légumes sont toujours vides.

Je retourne chez moi et, en chemin, je vois que mon carnet volant n'est plus en haut de l'arbre où il avait atterri hier. Intéressant... Oh ! Encore une ambulance ! Le conducteur a l'air très pressé.

Arrivé chez moi, je fais le point sur tout ce que je viens de vivre : Marcal est innocent, lui aussi a été cambriolé. J'aimerais bien savoir que contient vraiment l'entrepôt de José. Je vais résoudre cette affaire coûte que coûte. Avant de dormir, j'entends encore les sirènes des ambulances.

Aujourd'hui, premier octobre, je me rends une fois de plus au collègue avec mon pyjama. Je retrouve mes amis au fond de la cour et je vois Valno habillé d'un jean et d'un pull-over. Je lui demande, étonné :

– Valno, d'où sortent les vêtements que tu portes ?

– Je me suis rendu à Paris ce week-end donc j'en ai profité pour acheter ça et cette fois-ci, je me suis endormi avec !

Je vois qu'il n'a pas été le seul à avoir fait les boutiques. Effectivement, nous sommes plus nombreux que vendredi et la moitié des élèves est vêtue d'habits « normaux ».

Le soir, chez moi, en faisant mes devoirs, j'entends que le facteur arrive. Je dévale les escaliers et réceptionne le courrier : des publicités encore et encore, des lettres pour mes parents... Et ! Ah ! Voilà le journal mensuel du village ! Je feuillette les pages. Mmmmh... On parle vite fait d'un malfaiteur qui a cambriolé la plupart des villageois, ils disent que la police n'a aucune piste. Pfff ! On est obligé de tout faire par soi-même ! Mais, à la dernière page (celle qui annonce les décès et les mariages) il y a au moins une vingtaine de noms inscrits dans la case décès : « Rogerio Denbrouille (quatre-vingt-neuf ans), Amy Hassarell (trente ans), Nadiane Badjou (quarante-quatre ans), Rililio Zouk (cinquante-deux ans), Sophièla Zouk (onze ans)... » Et la liste ne s'arrête pas là ! Je suis choqué, une fille de onze ans est morte et je pense que Rililio est son père. C'est horrible.

Je compte tous les noms inscrits dans la catégorie « décès » et j'en totalise exactement vingt-huit. Mais... presque tous ces décès ont eu lieu hier, c'est bizarre ! Enfin, le mois de septembre a quand même fait deux heureux inscrits dans la catégorie « mariages » : Jalatrana Matikis (vingt-huit ans) et Rufuloio Lahillera (vingt-neuf ans).

Je réfléchis intensément et j'essaye de mettre bout à bout les événements de ces derniers jours : le vol de vêtements, la terre laissée dans ma chambre par le cambrioleur, les fruits et légumes de José qui se vendent à une vitesse folle, l'entrepôt mystérieux de José, mon carnet disparu de l'arbre, tous ces décès...

Tout à coup, je réalise qu'il y a un lien entre tous ces éléments et je me sens observé, je tire les rideaux et cours jusqu'à mon ordinateur.



Je l'allume et tape dans la barre de recherche internet : « composition des vêtements ». Je clique sur une image et je lis la liste des composants de la plupart des vêtements.

On y trouve surtout de la soie, du coton, de l'élasthane, de la laine, du polyester, etc. Il y a aussi un composant qui a un nom très compliqué : le pratiganitardimatunol. Je tape donc dans la barre de recherche ce composant. Je clique sur le premier site que je vois et j'apprends que ce composant est magnifiquement bon au goût, mais qu'il est très toxique. Il se trouve en grande quantité dans des poisons comme l'arsenic, le cyanure, le phénol ou encore le phosgène.

Maintenant, je comprends tout. Vite, j'imprime l'image des composants des vêtements et le site sur lequel je suis. Je plie les feuilles encore chaudes et les glisse dans la poche de mon manteau. J'écris un mot à l'attention de mes parents qui explique ce que j'ai découvert et ce que je vais faire. Je le dépose sur la table du salon. Je prends mon téléphone, je laisse la lumière allumée et je sors par la porte de derrière.

Je trotte jusqu'à la ferme de José. Bien entendu, l'agriculteur n'est pas ici. Je sais très bien où il se trouve et j'envoie un message indiquant où se trouve José pour qu'ils n'aient pas de mauvaise surprise.

J'allume la lampe torche de mon téléphone et je commence à filmer les champs de l'agriculteur. Je me dirige vers l'entrepôt, mais la porte est fermée avec un énorme cadenas. Par chance, je repère quelques caisses entassées en dessous de la minuscule fenêtre de l'entrepôt. Je grimpe dessus et éclaire l'intérieur du bâtiment. Je vois une gigantesque machine et, tout au fond de l'entrepôt, les habits de tous les villageois sont disposés en gros tas. Je filme le contenu de l'entrepôt. La machine doit sûrement servir à récolter le pratiganitardimatunol présent dans les vêtements.

Je retourne chez moi et sur la route, je reçois un message de mon père : « Tu as raison, Scoil ! José était bel et bien dans le jardin et ta mère et moi





**MARNIE**

Valérie LE GALL

La nausée. L'homme avait la nausée. Les mains crispées sur le volant, il roulait vite, trop vite, avalant les kilomètres pour s'éloigner de ce qui le rendait malade. Ses yeux. Ses yeux écarquillés, dilatés par l'incompréhension et l'obscurité. Ses yeux terrifiés, fixés sur le canon du fusil, le suppliant de l'épargner. BAM. Un coup. Pleine tête.

L'homme freina brusquement. La voiture fit une embardée avant de s'immobiliser sur le bas-côté. Il jaillit du véhicule et vomit son dégoût de lui-même, le corps secoué de spasmes. Une clope. Il avait besoin d'une clope. Il s'adossa à sa vieille Visa et alluma une Marlboro d'une main tremblante. La première bouffée de tabac lui chauffa la gorge à blanc, irritée par la bile. Les suivantes lui firent du bien, calmant son angoisse. Comment avait-il pu faire cela ?

Tout ça, tout ce bordel, c'était sa faute à elle. Cette salope ! Un battement de cil et il avait dit oui. Ce qu'il pouvait être con... Son joli cul et le paquet de fric qu'elle lui avait fait miroiter. Vingt mille euros quand même, de quoi voir venir.

Le froid le tira de ses pensées. Ça allait mieux, il allait pouvoir reprendre le volant et rentrer. Une petite heure de route et basta. Fin de l'histoire. Fin du putain de cauchemar.

Il redémarrera et se mit à rouler plus lentement, hypnotisé par la lumière des phares éclairant la route sinueuse, fleuve de bitume déchirant la forêt dense. Cette forêt, il la connaissait comme sa poche tant il avait suivi son père des heures durant pour relever les collets. Devenu adulte, il avait continué à braconner, plus par goût que par nécessité. D'ailleurs, à l'école, le maître leur avait raconté que non loin de là s'installaient chaque automne, il y a des milliers d'années, des chasseurs nomades qui guettaient le passage des troupeaux de rennes, leur course ralentie par le lit de la Seine. Le site archéologique où se succédaient depuis cinquante

ans des chercheurs armés de pinceaux s'appelaient Pincemin, Pincevin, ou Pincevent, il ne se souvenait plus très bien. Parfois, il s'imaginait descendre de ces fiers guerriers, lointains ancêtres qui tuaient des rennes comme lui piégeait des petits rongeurs, des oiseaux de passage et des renards assez stupides pour se faire avoir. Il se souvenait toujours des endroits où il avait posé les pièges. Au moment de les relever, il parcourait les bois le cœur battant, excité par la possible découverte d'un animal emprisonné, impatient de voir quelle torture il s'était infligée pour se libérer. Un jour, il n'avait trouvé qu'un bout de patte entravé, se figurant la bête rongeur ses propres chairs pour survivre.

Mais là, ce n'était pas un lièvre ou un oiseau qu'il avait buté. Cette femme semblait si fragile et apeurée... Elle ressemblait à un écureuil avec son nez pointu et ses cheveux flamboyants. Son crâne avait explosé comme une tomate trop mûre, éclaboussant la nuit. Avant, il avait dû la traîner à l'endroit qu'il avait repéré, là où la forêt se faisait plus compacte. Elle s'était débattue comme un beau diable malgré ses liens jusqu'au moment où, à bout de forces, elle s'était laissée choir comme une poupée de chiffons.

L'homme se fit plus attentif. Des phares. Derrière lui, une voiture se rapprochait. À cette heure-ci, il était rare de rencontrer quelqu'un, hormis les gendarmes patrouillant pour tromper leur ennui. Ce n'était pas le moment de se faire emmerder. Un mec se trimbalant seul avec une pelle terreuse au beau milieu de la nuit, si avec ça ils ne se posaient pas des questions... L'homme accéléra, le cœur battant, un frisson glacial le long de l'échine. Après quelques kilomètres à vive allure, il tourna brusquement dans un petit chemin de terre. Il s'arrêta et éteignit les phares, attendant la voiture qui le suivait. Elle passa rapidement, emportant au loin ses passagers invisibles. Fausse alerte. L'homme remit le moteur en marche, recula et reprit sa route.

La garce. C'était à cause d'elle tout ça. Avec ses courbes et ses yeux mouillés. Une nana si classe, amoureuse d'un type comme lui ! Il ne s'était pas méfié. Célibataire depuis toujours, c'était pas pour rien. Ses parents ? La risée du bled. « Les pouilleux » comme ils les appelaient tous. De braves gens, mais pas faits pour le travail. Un braconnier et une femme de ménage occasionnelle. Une vieille ferme en ruine héritée des grands-parents, isolée dans la campagne au beau milieu de la Brie. Et lui. L'enfant unique. Pas épais, l'œil droit toujours à moitié fermé. Putain.

Quand il l'avait vue dans le bar, celui qu'il fréquentait de temps en temps pour boire quelques bières après un chantier occasionnel, il ne l'avait plus quittée des yeux. Une brune pulpeuse, moulée dans une petite robe rouge, dans ce rade où ne traînaient que quelques habitués trop imbibés pour décoller du comptoir avant la fermeture. Les plus courageux rentraient plus tôt pour affronter leur moitié.

On ne voyait qu'elle, assise à un angle du comptoir, en train de siroter un porto. Manifestement, ce n'était pas le premier. Il s'était assis à deux tabourets d'elle, saluant le patron d'un hochement de tête. « Un d'mi s'te plaît ». De temps en temps, il tournait la tête vers elle et elle lui renvoyait un sourire poli. Le juke-box, une antiquité perdue dans le temps, crachait de vieux tubes. Il avait pris son courage à deux mains et lui avait proposé un verre. Elle s'était rapprochée de lui, peu assurée sur ses talons hauts. Marion. Elle sentait bon, comme un bouquet de fleurs printanières. L'odeur suave lui avait un peu tourné la tête. Il se sentait misérable dans sa tenue de travail, les mains incrustées de plâtre et de poussière. Très vite, elle s'était mise à lui parler de sa famille, son père, la belle-mère vite épousée après la mort de sa première femme... La maman de Marion... Une vraie belle histoire triste à faire pleurer dans les chaumières, Cendrillon et la méchante marâtre. Il avait passé la soirée en lévitation, perché au

sommet d'un nuage, l'esprit embrumé par l'alcool. À la fermeture, elle lui avait demandé s'il venait souvent et si elle pouvait repasser à l'occasion. Puis elle s'était évaporée dans la nuit sombre, feu follet zigzagant dans le brouillard.

La semaine suivante, elle était de nouveau là, son joli petit cul vissé sur le tabouret, un verre à la main, puis la semaine suivante, et celle d'après. Une fois, elle avait disparu pendant plus de trois semaines. Il avait cru devenir fou, ses pensées tout entières occupées par les films de leurs rencontres passées, se demandant sans cesse s'il allait la revoir un jour. Deux mois après leur première rencontre, le miracle. Elle était là, sagement adossée à la barrière cassée qui barrait l'entrée de la cour de sa ferme délabrée. En s'approchant d'elle, il avait vu que des larmes avaient coulé le long de ses joues. « J'ai des ennuis », avait-elle dit. Il avait hésité à la faire entrer, honteux du désordre crasseux qui sautait aux yeux dès le seuil franchi. Assise sur le canapé tâché qu'il avait prestement couvert d'un drap douteux, elle lui avait confié que sa belle-mère voulait la déposséder de son héritage, considérable fortune que ses parents avaient accumulée au fil d'années passées à chiner des œuvres d'art qu'ils revendaient ensuite dans leur boutique parisienne à de fortunés amateurs. Ou qu'ils gardaient par goût personnel, comblant leur existence d'objets disparates aussi beaux qu'inutiles. Elle complotait, inventait sans cesse de nouveaux stratagèmes afin que son père s'éloigne progressivement d'elle sans espoir de retour. Dernièrement, elle avait même dissimulé un morceau de haschich dans sa chambre, s'arrangeant pour que son père tombe dessus. Deux mois auparavant, elle lui avait glissé au creux de l'oreille avec un sourire carnassier que bientôt elle devrait quitter la maison pour ne plus revenir. Et qu'elle, la marâtre, elle s'arrangerait pour que ça se passe ainsi, prête à tout.

Après le grand déballage, elle avait levé vers lui ses grands yeux humides et murmuré qu'elle avait bien une solution, mais qu'elle ne connaissait personne qui aurait le cran de faire ça. Battements de cil. En plus, elle avait du fric pour remercier. Vingt mille euros en petites coupures. Son père était assez naïf pour croire qu'elle ne trouverait pas un moyen de connaître la combinaison du coffre-fort. Un jeu d'enfant. A six ans, elle s'était dissimulée dans la chambre, avait regardé la soucoupe tourner et s'arrêter sur des chiffres qu'elle avait rangés dans une petite boîte dans sa tête. Parfois, elle les ressortait pour les chançonner, fredonnant la petite comptine qu'elle avait inventée pour ne pas les oublier. Alors ? Alors il avait accepté. Pour le fric. La fille, ça avait juste été la cerise sur le gâteau. Une cerise chaude et sucrée, persuadée de gagner des points, d'achever ainsi de le convaincre. La chair est triste, hélas ! En la baisant, il avait repensé à ce début de poème de Mallarmé, un gars du coin, appris en primaire et ânonné sous l'œil narquois des enfants du village et de leurs parents. Avec ses plans tordus, elle croyait nager en plein conte de fées ! Mais lui, ça faisait longtemps qu'il n'y croyait plus, aux contes de fées. Et voilà comment il s'était retrouvé dans les bois le fusil à l'épaule, traînant une femme ligotée et bâillonnée, des points d'interrogation dans les yeux. BAM. Un coup. Pleine tête. Balancée dans le trou, le trou rebouché, fin de l'histoire.

L'homme ralentit, tourna lentement le volant et gara sa Visa devant le portail rafistolé de sa ferme. À l'intérieur, il ralluma le feu de bois presque éteint pour atténuer le froid humide de l'automne, décapsula machinalement une bière et s'installa dans le canapé. Plus qu'une demi-heure à attendre et elle serait là, avec le fric. Après, il verrait. Il tendit l'oreille et perçut au loin le bruit familier d'une voiture qui approchait lentement. Déjà ? Pas dans



son habitude d'être en avance pourtant. La voiture s'arrêta, il entendit des pas puis trois coups brefs, silence, trois coups brefs. C'était elle. Il ouvrit la porte. BAM. Un coup. Pleine tête.

\* \* \*

La nausée. Elle avait la nausée. Les mains crispées sur le volant, elle roulait vite, trop vite, avalant les kilomètres pour s'éloigner de ce qui la rendait malade. Ses yeux. Ses yeux surpris l'espace d'un instant face au canon du revolver, un éclair dans la nuit et l'énorme détonation qui n'en finissait pas de rebondir dans la forêt dense. Après, elle avait fait vite, répétant les gestes qu'elle avait imaginés des heures durant. Du bout du pied, elle avait vérifié qu'il ne bougeait plus, puis l'avait traîné péniblement en haut des marches qui descendaient à la cave. Toujours avec le pied, elle l'avait poussé et avait regardé son corps rouler mollement jusqu'en bas. Puis elle l'avait caché derrière une vieille fosse septique hors d'usage qui traînait là et l'avait recouvert de ce drap crasseux, celui sur lequel il avait osé la faire asseoir la première fois qu'elle était venue chez lui.

Ce débile. Il avait vraiment cru qu'une fille comme elle pouvait tomber amoureuse de lui ? « Le pouilleux » comme tout le monde l'appelait ! Elle ne l'avait pas choisi par hasard. Un solitaire. Personne ne trouverait son corps avant des siècles. Comme prévu, il ne l'avait pas reconnue. Faut dire, elle avait bien changé depuis l'école primaire qu'ils fréquentaient tous les deux. À l'époque, elle poussait de travers, disgracieuse, petite rousse discrète accumulant les bonnes notes et les moqueries de ses camarades, toujours inventifs pour harceler les plus faibles. Elle habitait seule dans un petit deux-pièces avec sa mère dont le salaire d'aide-soignante suffisait à peine à les faire vivre sans joie. Sa mère. Au fil des

années, elle avait accumulé à son encounter une somme de rancœurs qui, petit à petit, s'étaient muées en une boule de haine tapie dans ses entrailles. Sa mère qui avait toujours refusé de lui parler de son père. Sa mère qui ne s'intéressait qu'à elle-même, qui profitait de ses soirées de repos pour aller se souler dans les bars, l'abandonnant seule à son triste sort, dans l'angoisse de ne plus la voir revenir. Oh ça ! Elle revenait, bien sûr, mais jamais seule. Ivre morte, elle se faisait ramener par des inconnus de passage et Marnie passait le reste de la nuit la tête enfouie sous l'oreiller pour ne plus entendre les gémissements qui ponctuaient les ébats chancelants des amants dans la pièce attenante. Non, décidément, pas de printemps pour Marnie.

Mais un jour, tout avait changé. Sa mère avait rencontré à l'hôpital ce riche brocanteur qui s'était fait retirer en urgence l'appendice. Fraîchement divorcé, il avait vite succombé au charme intact de cette pétillante rousse que ses soirées de beuverie n'avaient pas altéré. Et tout avait été si vite. Ils s'étaient mariés quelques mois à peine après leur rencontre et avaient aménagé dans le moulin luxueusement rénové du brocanteur à Crécy-la-Chapelle, petit village bucolique de la vallée des deux Morin.

À partir de là, la vie de Marnie n'avait plus été la même. Tout n'était plus que luxe, calme et volupté comme disait l'autre. D'ailleurs, elle aussi avait changé. La petite fille pâlichonne s'était muée en une adolescente lumineuse, avec des courbes à faire pâlir la terre entière. Au début, elle ne s'en était même pas aperçue, toujours discrète et timide. Mais, peu à peu, elle avait commencé à sentir le regard empli de désir de son beau-père à chaque fois qu'elle entrait dans une pièce où il se trouvait. C'est à partir de là que l'idée avait germé. Se débarrasser de sa mère. Séduire son beau-père et profiter. Profiter enfin de la vie. Parcourir le monde aux frais de la princesse, ne plus se soucier de l'avenir. Même si pour ça il fallait faire des choses dégueulasses. Tuer sa propre mère. Cette pute.

La voiture tourna à droite et roula lentement sur le chemin de terre qui menait au parc du moulin. Elle se gara, jeta un dernier coup d'œil à son visage dans le rétroviseur et mit dans ses yeux cette expression d'étonnement qu'elle offrirait à son beau-père lorsqu'il lui annoncerait, anxieux : « Marnie, ta mère a disparu ».





**SWING**

Cynthia KHEOL-MERIS

**L**e Jazzman ? Je le connaissais depuis un moment. Mais bon, qui ne le connaissait pas ? Dans le Milieu, c'était un incontournable. Trop même. Si j'ai été triste quand il est parti ? Possible. En tout cas je n'étais pas surprise. Tout le monde était choqué, tout le monde a paniqué. Tout le monde s'est fait ses hypothèses. Reste que sa disparition nous pendait tous au nez.

Il m'a toujours intimidée. Il a toujours voulu m'aider. Dès le premier jour, il m'a aidée. C'est lui qui a brisé la glace.

J'avais atterri dans le Milieu un peu par hasard, on m'avait dit que ça payait bien. C'est tout ce qui comptait. Je n'avais pas peur de me salir les mains.

À l'époque, je faisais profil bas : je ne me maquillais pas, je ne me parfumais pas, je ne voulais pas être vue. Le Jazzman, lui, c'était un séducteur, avec sa voix suave, son air d'acteur, son parfum qui collait à la peau. Il avait beau être sympathique, je préférais m'en méfier. Enfin, ça, c'était au début. Ça avait bien commencé pour moi. J'étais La nouvelle. J'ai eu ma petite heure de gloire. Je suis sortie avec quelques mecs. Puis, comme on dit, la roue tourne. Il y avait de nouvelles recrues. Le fric se faisait plus rare. Ma famille réclamait davantage... Mes missions ce n'était pas le top, des fois, je me dégoûtais. Les bouteilles sont venues me tenir compagnie. Les mecs ont commencé à fuir. Je voyais gris. Carrément noir.

Un soir, j'ai touché le fond. Je m'étais fait larguer, mon porte-monnaie était à sec, j'avais trop bu. Je suis sortie de chez moi une poubelle à la main, et j'ai débarqué chez mon ex. J'avais dans l'idée de lui pourrir sa moquette et de lui balancer des atrocités à la face. Au lieu de ça, on a baisé, et il m'a évacuée de chez lui. Le lendemain matin, j'avais la gueule de bois, les yeux défoncés, j'étais en retard pour aller à la base. C'est à ce moment-là que j'ai croisé le Jazzman.

Je l'avais reconnu de loin. J'ai bien essayé de me cacher. J'avais trop peur qu'il me critique, ou qu'il me balance. Mais il ne m'a pas ratée. En me voyant, il m'a saisi le bras et m'a demandé :

« Hey petite, ça va ?

– Oui, oui, t'inquiète.

– T'es sûre ? Parce qu'on dirait pas. Et il a insisté : Tu sais quoi, je crois que t'as besoin de boire quelque chose de chaud.

– Non, je t'assure. Et puis je vais être en retard.

– Allez, c'est pas une raison. Je dirai que t'étais avec moi. Viens, je te dis ! »  
C'est comme ça que je me suis retrouvée la première fois à boire un verre avec le Jazzman.

Ce jour-là, on a un peu causé de ma vie. Ma famille qui me demandait toujours plus. Il avait l'air de comprendre. Il cherchait à me remonter le moral. Et ça a marché, il m'avait mis du baume au cœur.

Après ça, comme par hasard, j'avais de plus en plus de missions en rapport avec lui. Je devais souvent lui rendre des comptes. Il m'en a dévoilé un peu plus sur son rôle dans le Milieu. Il me confiait certaines de ses inquiétudes. Il s'est mis à me raconter un peu son parcours, ses rencontres. Il me poussait à la confiance.

Je lui ai ouvert mon cœur. J'étais paumée, il était réceptif. Il me demandait ce que je faisais dans le Milieu. Il voulait m'aider à trouver mes vraies inspirations. Je me souviens qu'il m'a sorti quelque chose du genre :  
« Tu sais, je t'ai regardée travailler. T'es pas conne. Tu pourrais faire plein de choses... Je veux dire : en dehors du Milieu. T'es jeune, t'as qu'à reprendre tes études, ici ça coûte pas trop cher ! ». Je le trouvais naïf. Pourtant je continuais de l'écouter.

Je me suis mise à penser à lui. Des fois, j'étais en mission loin de la base. Je jouais à me dire « et si », et s'il se passait quelque chose avec Lui. Un

jour il devenait mon amant, le lendemain, mon ami. Quelquefois je lui disais adieu. C'était juste un petit jeu. Puis je le revoyais, pour de vrai. Je voulais me jeter dans ses bras. Mais ça ne se faisait pas. Alors je restais distante, limite froide. Je guettais un signe d'intérêt de sa part.

Quand j'avais le cafard, je me répétais en boucle ses paroles, je me les appropriais : « Je suis pas conne. Je peux faire autre chose ». Et je me laissais rêver, et je remontais à la surface. Parfois, je flottais tout court. J'en pouvais plus. J'étais comme une ado, j'embrassais les murs, les oreillers. Je me faisais juter toute seule. Mais ça ne me suffisait pas. Il me le fallait, Lui.

Pourtant je n'étais pas dupe. Enfin, pas en permanence. Je savais bien que dans sa vie je ne représentais pas grand-chose. Il avait plusieurs affaires à mener de front, bien plus graves que mes petites missions. Je n'étais même pas sa seule protégée. Il avait son successeur officiel, ses poulains, ses filles. Pour eux, c'était sourires et accolades à profusion. Tout le monde savait qu'il les aimait. Moi, devant les autres il ne me calculait même pas. Des fois, il me gueulait dessus : « J'ai pas le temps, tu comprends ! J'ai pas le temps ». D'autres fois il me laissait juste là en plan. Je n'étais pas prioritaire. Pour avoir un conseil en urgence, je pouvais l'attendre toute une journée. J'étais illégitime, j'étais dépitée, je voulais l'oublier. Puis je le recroisais par hasard, il me souriait, on prenait un verre et c'était reparti. Je tournais en rond.

Un jour, j'ai cru que notre situation allait progresser. On m'avait appelée pour une grosse mission. J'allais partir en déplacement avec lui, le Jazzman. J'étais aux anges, nous devons nous retrouver et faire route ensemble. Je n'ai pas dormi de la semaine. Le jour J, j'étais en l'avance, parfumée. Je l'ai attendu, passant en revue tout ce que je pourrais lui dire. J'ai eu le temps de me faire mille films. L'heure a sonné. Il n'est pas venu. Il



m'avait oubliée. Après une heure dans le froid, j'ai fini par prendre contact avec la base. Le Jazzman était en route pour les lieux de l'opération, mais il m'attendait à un lieu dit : le site de Pincevent. Je l'ai rejoint. Il m'a présenté ses excuses, s'est montré prévenant. J'ai essayé de faire bonne figure.

Dans la voiture, nous avons parlé de tout. Il voulait me conseiller encore et toujours. Moi je me dévoilais, lui, il gardait le dessus. Il me révélait des choses, mais il manquait toujours une pièce à son puzzle. Je courais derrière le détail, l'invitant à m'inviter. Mais alors il s'esquivait. J'en étais à me demander s'il ne me mentait pas, juste pour m'impressionner.

Il y avait de l'alcool dans la voiture. J'ai bu. Plus la nuit avançait, plus je me sentais agitée. À chaque fois qu'il changeait de vitesse, sa main me frôlait. J'en tremblais.

Nous nous sommes arrêtés pour faire une pause. J'ai essayé tant bien que mal de me réchauffer avec ma tasse de thé. C'est là qu'il m'a parlé du jazz. C'était sa passion, il vivait dedans. Ce qu'il préférait c'était le jazz des années 50-60. Il a même laissé échapper le nom du club dans lequel il jouait. Ensuite, il a payé l'addition. En sortant de la station, il pleuvait, il a sorti son parapluie. Nous étions si proches. Alors je me suis tournée vers lui, pantelante. Je l'ai regardé avec cet air qui disait « Embrasse-moi ». Il a passé brièvement sa main sur mon bras, et il m'a repoussée délicatement. Les deux jours suivants, on a bossé et on est rentrés.

À mon retour, j'étais fébrile. Je le guettais. Je voulais qu'on se rapproche, encore. J'ai voulu le contacter. Je n'ai obtenu que le silence. Au début, j'ai cru qu'il n'avait pas le temps, puis j'ai compris qu'il me fuyait.

Je me suis énervée. J'ai un peu déconné. Au début, je l'attendais à la sortie du QG, pour lui parler de façon « informelle ». En vain. Je me suis mise à le suivre, d'abord jusqu'au bout de la rue, puis jusqu'à chez lui, vers la

vallée des deux Morin. Sûr qu'il m'avait remarquée, mais il m'a juste laissé faire. J'ai fini par coucher avec ses poulains chéris. En vain : pas une fois il n'a pipé mot. Et j'en étais réduite à me faire gerber, à me broser les dents puis à me laver frénétiquement pour faire disparaître leurs odeurs. Je regrettais son parfum.

Le Jazzman me hantait. Je frémissais des dangers qu'il courait. Je le détestais de ne pas venir vers moi, et en même temps je n'arrivais pas à renoncer à lui. Dans mon lit, je ressassais les rares moments passés ensemble. Je ne dormais toujours pas. Sauf que ce n'était plus un jeu. Enfin, une nuit, je me suis levée et j'ai allumé la radio. Je suis tombée sur du jazz, Son jazz. Ça m'a calmée. Ça me rapprochait de lui.

J'ai écouté sa musique durant des heures et des heures. J'ai acheté tous les albums qui croisaient mon chemin en me demandant s'il m'en avait parlé ou s'il aimerait. Moi qui auparavant détestais le jazz, je me suis mise à en vivre. J'en étais même à esquisser quelques notes sur le vieux piano mal accordé de mon immeuble. Je n'avais pas le choix, c'était la seule véritable connexion que je pouvais établir avec le Jazzman. Mais bien sûr, je ne lui ai rien dit. Je voulais lui donner l'occasion de revenir vers moi, de me proposer de jouer ensemble. Mais je suis restée seule avec mon clavier.

Et puis j'ai entendu parler de la mission du siècle. Le Jazzman faisait affaire avec le Titan, un nouveau qui faisait parler de lui et qui avait déjà sa petite bande. J'avais envie d'aider, mais je n'étais qu'une novice. J'étais sur la touche. J'avais la chance de connaître la sœur du Titan qui était serveuse dans un bar que je fréquentais. J'avais les moyens de collecter des informations. J'ai même proposé mes services au Jazzman. Mais il n'a rien voulu savoir. Il préférait travailler avec des gens du terrain. La mission était trop risquée pour m'impliquer dedans, me soutenait-il. Alors, comme toujours, j'observais de loin, en retrait.

Subrepticement, je me suis mise à passer plus de temps avec Marie, la sœur du Titan. Dans le bar je captais les bribes de discussion. Pareil côté Jazzman. Ses petits poulains étaient sur le coup. Peut-être parce qu'ils savaient que j'étais capable de coucher, ou peut-être parce que je leur faisais pitié, ils me jetaient quelques miettes d'information. J'avais le droit d'écouter les conversations téléphoniques depuis la même salle qu'eux à condition de rester silencieuse. Chez moi le soir je recoupais les informations, puis j'allais au Piano. Ce petit manège a duré quelques semaines, puis je me suis décidée à partager mes observations avec le Jazzman. Mais là encore une fois j'ai trouvé porte close. « J'ai mes directives », il me disait d'un pas pressé, « J'ai un boulot à faire ». Il refusait de m'écouter. Il avait son idée en tête. Et je ne faisais pas partie du plan. Je n'avais plus le choix, si je voulais qu'il m'entende. C'était un samedi soir, j'ai décidé d'aller dans son club de jazz. Je me suis maquillée et j'ai enfilé ma plus belle robe. Une fois dans le club je me suis installée à une table un peu à l'écart, et j'ai regardé l'assemblée. Tous ces hommes et ces femmes qui avaient l'air si joyeux de se retrouver. Ils écoutaient la musique en sirotant un whisky ou un cocktail, parfois ils fumaient. Des rires fusaient de partout. Sur scène, ça improvisait au saxo, au piano ou à la basse. Malgré ma découverte récente du jazz, j'étais parfois dépassée.

Enfin, je l'ai vu. Il était assis à une table devant la scène avec deux femmes très belles, très élégantes, une en robe rouge à dos nu, l'autre en costard vert. Il avait un whisky en main. La femme en rouge devait avoir mon âge, peut-être un peu moins. Et je le voyais qui se penchait vers elle, qui lui murmurait des mots à l'oreille. Je frissonnais, j'imaginai son odeur profonde un peu sucrée. Sauf que ce n'était pas moi la femme en rouge. Je voyais sa main glisser dans son dos et mon cœur se serrait. La femme éclatait alors de rire et frôlait son visage avec son nez. L'autre femme en

vert ne paraissait pas jalouse. Deux hommes élégants les accompagnaient : deux faire-valoir. Moi j'avais le regard rivé sur lui.

Alors un homme au micro a annoncé un invité très spécial. Le Jazzman s'est levé, tenant encore la main de la femme en rouge. Il est monté sur scène, son regard suave toujours dirigé vers la belle. Je l'ai écouté jouer. Ailleurs, insolent, séducteur. Enfin, il est retourné s'asseoir, accueilli par les salves d'applaudissements de ses compagnons et de toute l'assistance.

Pour moi, le temps s'était figé. J'étais sous le joug du swing. Puis ma tête s'est mise à tourner violemment. J'ai senti la nausée qui montait. J'ai couru aux toilettes pour vider mon estomac. Je suis restée longtemps à passer l'eau sur mon visage. Puis j'ai vu mon reflet dans la glace : ma tête de pauvre fille, mes cheveux mal coiffés, mon maquillage qui coulait. J'étais un bout de chiffon. Il fréquentait des roses en soie. J'étais tellement mal dans cet univers mondain. Le bruit me montait à la tête. Oui, je travaillais avec le Jazzman. Mais je ne faisais pas partie de sa vie.

Je suis allée récupérer mes affaires puis je suis sortie du club en prenant bien soin de bousculer ses dames. Je suis rentrée à pied, frigorifiée. Chez moi, je ne voulais pas dormir. Je cherchais quoi faire.

Je suis tombée sur un des albums de jazz. Ça m'a donné des idées. J'ai commencé par déchiqueter la jaquette. C'était marrant, ces petits papiers, mais ce n'était pas suffisant. J'ai sorti mes ciseaux et je me suis attaquée au disque sombre. Ça, c'était drôle. J'ai récolté tous les petits papiers et mes petits bouts de diamant noir dans un grand saladier. J'ai rajouté ce qui me restait de café refroidi. Et j'ai mélangé le tout. J'ai ri, j'ai ri, j'ai ri !!! Je n'avais jamais autant ri. Je voulais continuer à m'amuser. Alors j'ai pris un de ces petits tasseaux et j'ai commencé à graver son nom sur mon avant-bras. Putain, ce que ça faisait mal ! Mais là encore qu'est-ce que j'ai ri ! J'ai ri à en pleurer. Là enfin il était encré dans ma peau, pour de vrai ! Sacré Jazzman !

Les jours suivants, j'ai beaucoup ri. Je ne m'étais jamais sentie aussi libre. Je n'avais jamais autant chialé aussi. Des jours, j'oubliais de m'habiller. Je traînais, les cheveux sales, les jambes pas épilées. J'intervertissais le petit déjeuner et le dîner. Tout ça, c'était très drôle. Je trinquais au moins une fois par jour au Jazzman qui m'avait donné du courage, pour mieux me plomber par derrière. Ensuite, je trinquais à la femme en rouge qui devait savoir si c'était un bon coup ou pas, la coquine. Enfin, je trinquais à moi-même, qui avais flairé dès le début que ce gars était dangereux pour ma santé. Dommage, je ne m'étais pas écoutée !

Les missions se sont faites rares, et ça m'arrangeait. J'avais renoncé à toute idée de discuter de l'affaire Titan. Je restais chez moi, à enchaîner les tasses de thé et à boire des soupes en boîte. Parfois, j'écoutais Sa musique. Mais je m'arrêtais rapidement. C'était trop douloureux, je l'imaginais avec ses amis. J'étais trop meurtrie.

Enfin un jour je me suis décidée à ressortir. Ou peut-être que j'avais fini le stock de sardines ? Bref, je traînais dans le bar de Marie. Je commençais à me poser des questions sur une éventuelle reprise d'études. Tout, sauf continuer de le voir au gré des missions. Au bar j'ai demandé s'ils cherchaient quelqu'un. C'est ainsi que je me suis retrouvée à la plonge. Je ne me plaignais pas. Les gens étaient cools, ça me changeait. Dans le Milieu, personne n'était inquiété que je travaille près de l'ennemi, j'étais trop insignifiante.

Un soir comme ça, je venais de finir mon tour et je suis tombée nez à nez avec le Titan. Il était grand, sec, le teint hâlé. Un beau mec. Complètement vachard avec sa sœur. Très accort avec moi-même. Je le voyais bien du genre à prendre les filles par-derrière, et à les buriner à coups de « T'aimes ça salope » en leur tirant les cheveux. Je dis bien les autres filles, pas avec moi. Avec moi, il serait différent. On a commencé à sympathiser. Je le

trouvais bluffant. Il captait vite, il économisait sa langue. Ça me changeait du Jazzman et de ses radotages. Cinq minutes du Titan, c'était du luxe. Je le trouvais inspirant, il n'avait peur de rien, surtout pas des autres.

Il ne m'a jamais proposé de travailler pour lui, mais d'une certaine façon j'étais admise dans la famille. Le Titan avait peut-être même un faible pour moi... En fait, c'est juste qu'avec les autres il était méprisant, mais moi... Moi, il me montrait du respect ! J'assistais à des séances dans son QG. Le Titan adorait raconter comment il savait embobiner le Jazzman. J'écoutais ce qu'ils disaient de lui : c'était un lunatique, un fou furieux, un vieux con. Je le revoyais jouer du saxo, je revoyais les deux femmes, et brutalement j'avais envie de les croire. Je riais avec eux. J'avais envie d'en rajouter, de le balancer, de le piétiner. Mais je me retenais je ne sais plus trop comment. Dans tous les cas, j'allais mieux, j'avais laissé tomber le jazz.

On sortait de plus en plus souvent avec Marie et les potes du Titan. Un vendredi, on devait se retrouver sur la place de l'hôtel de ville pour manger de la barbe à papa et profiter de la fête foraine. J'étais sortie tôt du boulot. J'ai décidé de faire un petit détour pour regarder les boutiques, m'acheter des gants. Je longeais la rue en observant les gens lorsque je l'ai aperçu, le Jazzman. Il avait un pas pressé, le dos voûté, des lunettes au nez. Il est rentré dans un bar. C'était plus fort que moi, je l'ai suivi. J'ai commandé un verre et j'ai fait exprès de rester bien devant lui dans l'espoir qu'il me propose de me joindre à lui. Et effectivement, c'est ce qu'il a fait :

– Ah tiens, c'est toi la petite ? Ça fait un moment qu'on ne s'est pas vus.

– Oui, c'est vrai, je suis un peu occupée ce moment.

J'ai aperçu une petite lueur dans ses yeux :

– Tu travailles à ton avenir ?

– On peut dire ça comme ça...

– Tu vois, je te l'ai toujours dit, tu perds ton temps avec le Milieu... Quand je pense que tu voulais bosser sur l'affaire Titan...

- Et alors, c'est pas intéressant ? lui ai-je répondu, vexée.
- Un vrai tas de merde oui ! Il va nous la mettre par-derrrière. Franchement, j'essaie de sauver les meubles pour préserver les petits, mais on est mal barrés.
- Je suis restée songeuse un moment. C'était rare qu'il parle comme ça. Il a dû prendre mon silence pour de l'embarras, car il a enchaîné :
- Peut-être que je devrais pas te raconter tout ça, ce sont mes affaires ! Toi tu devrais penser à autre chose !
- J'ai pris mon courage à deux mains :
- Non, vraiment, tu penses pas que j'aurais pu t'aider là-dedans ?
- J'ai jamais dit que tu pouvais pas aider ! Je t'ai dit, t'es pas conne. Seulement tout le monde risque son pantalon là-dedans. Les flics sont sur le coup. T'es jeune, t'as de la chance de pas avoir encore de dossier sur le dos. Y a plein de choses que tu peux essayer. T'as pas besoin de te faire griller dans une mission à la con.
- Et toi là-dedans ?
- Moi ? Moi ça fait trop longtemps que je baigne là-dedans. J'en ai ras le cul... Mais que veux-tu ? Ma vie est derrière moi.
- Ça craint...
- Tu peux le dire. Je vais te le dire franchement, mais tu le répètes pas hein ? Cette fois, je pense que je vais y rester. Mais c'est pas grave, du moment que je protège les petits.
- Tu peux pas dire ça ! Tout le monde compte sur toi. T'as jamais échoué avant ! Pourquoi ce serait différent ?
- Pourquoi ? Parce que les temps changent ma petite ! Le Titan c'est une vipère. Il a des dossiers sur tout le monde. Il veut tout rafler. Les flics le connaissent pas. Franchement, il a des pratiques qui me reviennent pas. J'étais embarrassée, je me suis trouvé une excuse :

« Je dois y aller, on m'attend, désolée !

– Oui bien sûr, c'est normal, vendredi soir ! Allez file ! »

Et il m'a saluée avec son sourire protecteur, confiant. Il avait l'air tellement fatigué. Loin du Jazzman que j'avais entrevu au club... Ce soir-là, j'ai écourté ma soirée avec les autres.

J'ai attendu deux jours et j'ai pris contact avec les « Petits » du Jazzman. Je ne savais plus trop quoi penser, ni qui croire. Je voulais d'autres points de vue. L'air de rien, je me suis fait débriefer de la situation. Les poulains du Jazzman partageaient son point de vue. Pour eux, le Titan était un pourri. Je n'avais juste pas envie de l'admettre. J'étais dégoûtée. J'en avais vraiment marre du Milieu. J'ai fini par prendre ma décision.

Le lundi suivant, je suis allée au bar un peu mieux fringuée que d'habitude. Je me suis même mis un peu de parfum. Quand le Titan est arrivé avec ses gars, je lui ai jeté quelques regards de biche perdue pour voir. Comme je l'espérais, dès qu'il en a eu l'occasion il s'est rapproché de moi discrètement et m'a demandé si tout allait bien. J'ai pris un air un peu paniqué puis je lui ai répondu :

« Oui, enfin je crois... En fait, je me disais... »

– Oui ?

– Je ne peux pas vraiment en parler ici... »

– Tu veux qu'on se voie ? Tu es la bienvenue, tu sais... »

– Oui, mais les autres ?

– T'inquiète pas pour les autres ! On dit, demain soir par exemple ? 23 h... il a brièvement rougi à la recherche d'une excuse, j'ai une journée chargée tu vois... »

J'ai retenu mon souffle puis je lui ai murmuré : « OK d'accord ! ».

Le lendemain, je suis arrivée un peu à l'avance. Je portais une jupe, des bottines sans talons et un chandail sous mon manteau. Quand le Titan a vu mon air mal assuré, il m'a tout de suite proposé de prendre une



boisson. J'étais là, je ne savais pas trop ce que je faisais. J'ai accepté volontiers un verre de Chardonnay.

« Mets-toi à l'aise ! » m'a-t-il dit en me désignant le canapé.

Je me suis installée, bras croisés sur mes genoux. Je ne savais pas trop quoi faire de mon sac.

« Alors, tu t'entends bien avec Marie non ?

– Oui, elle est vraiment adorable...

– Pas très fute-fute, avoue ! me dit-il en faisant un clin d'œil, pas comme toi !

– Mm, c'est gentil... pour moi.

Il ne fait pas attention à mon hésitation, il s'installe à côté de moi et il reprend avec un drôle de sourire :

– Si tu savais comme ça fait longtemps que j'attendais ce moment...

– Quel moment ?

– Ce moment où je vais enfin découvrir ton vrai visage.

– C'est-à-dire ?

– Tu vas pas me faire croire à ton numéro de sainte explorée... Je sais ce que tu veux...

Je m'écarte légèrement de lui, et de sa main inquisitrice.

– À vrai dire, en ce moment je me pose pas mal de questions et...

– Et ?

– Et je me demandais si tu pouvais m'aider... ai-je murmuré dans un souffle.

– T'aider à quoi ? Tu veux du flouze ?

– En fait, oui...

– Et pour quoi faire si je peux me permettre ?

– En fait, je pense reprendre mes études. Mais j'ai pas un rond...

– Et des études de quoi, je te prie ?

– C'est pour devenir instit.

– Instit !

Il se redresse brusquement. La mine écœurée.

– Non, mais tu te prends vraiment pour une sainte ! C'est pourtant pas ce qu'on m'a dit...

Je réfléchis... Il serre les poings, il serre les dents. Ce mec veut du hard. Il veut me tabasser. Tout compte fait...

– T'as raison, je lui dis. Je suis pas une sainte. En fait, tu sais ce que j'aime ?

– Non, mais tu vas me le dire rapidement sinon...

– J'aime jouer. Ça, on t'en a parlé ? Que j'ai des goûts très particuliers en la matière ?

– Mm...

– Alors je te propose un deal : je te fais une séance très spéciale. Et si ça te plaît, tu m'avances la thune.

À son tour de réfléchir. Je vois bien que l'idée lui plaît...

– Ça se discute... Il te faudrait combien ?

– Pour trois ans, je sais pas, 10 000 peut-être... Mais comme je te dis, je te rembourserai !

– Soit...

Le Titan se détend. Je le vois presque baver pendant qu'il ouvre le coffre. Il a hâte.

« Je pose ça là... T'as intérêt à être bonne. »

Je prends mes aises. J'ajuste ma tenue. Je me mets devant lui. Je le sens confiant. Je reconnais la petite étincelle dans ses yeux. Je prends cet air qui pousse à la confiance qui m'avait tant troublé chez le Jazzman, et je l'applique devant cet autre homme.

Alors j'ose :

« Avant qu'on commence vraiment à s'amuser... Dis-moi : toi, t'as toujours voulu faire ce que tu fais ?

– Ah si tu savais... »

Il m'avoue qu'il rêvait d'être peintre. Je jubile. C'est ma vengeance contre tous ceux qui ont obtenu de moi les aveux les plus naïfs.

Je glisse ma main libre le long de son visage, puis de son cou. Il est craquant comme ça, sous le coup de l'émotion. Alors je pense à quelque chose et je lui lance : « Tu sais quoi : ça me donne une idée. Une petite surprise juste pour toi.

– Vraiment ?

– Oui, ferme les yeux. »

Et le voilà qui ferme les yeux devant moi, un sourire exquis sur les lèvres. Il est si beau que je ne peux m'empêcher d'effleurer ses lèvres des miennes. Puis je m'écarte un peu de lui et profite du paysage avant d'insister : « Tu gardes bien les yeux fermés, hein ? ». Il hoche la tête avec toujours ce même petit sourire. Alors je profite une dernière fois de cette image du Titan adouci dans son fauteuil. Puis je sors ma surprise de mon sac. Je l'ai buté. Une balle dans le front. Je suis restée quelques minutes à observer la scène, le sang sur le mur, la cervelle sur les meubles. J'ai pris mon temps avant d'enfiler mes gants, je savais qu'on était seuls. J'ai récupéré la petite liasse de billets sur le bureau puis je me suis dirigée vers son coffre-fort dont j'avais noté le code. J'ai laissé un peu d'argent en pensant à Marie. J'ai fouillé quelques tiroirs à la recherche des documents compromettants. À ma grande déception, le Titan était un homme très prévisible et je n'ai pas mis longtemps pour trouver ce que je cherchais. Ensuite, j'ai tout jeté par terre j'ai cassé les deux lampes de la pièce puis j'ai attaché les mains du Titan avec une petite corde. Enfin, je suis sortie en laissant la porte grande ouverte.

Quelques tours de pâté de maisons, puis je suis allée chez le Jazzman. Là j'ai sonné cinq fois de suite à la porte d'entrée et déposé un sac avec des

papiers et une partie de mon butin. Enfin, je me suis éclipsée dans ma cachette. Quand je me suis retournée, le sac avait disparu.

Vers quatre heures du matin, le Jazzman est sorti de chez lui. Son pas était posé, je devinais son demi-sourire derrière le col de son manteau. Il est rentré dans sa voiture, a allumé le moteur. Les feux de sa voiture ont disparu dans le brouillard de la Brie. Moi j'étais plantée là. Mon Jazzman était parti.

Les rumeurs ont commencé le lendemain midi. Le Jazzman s'était envolé, le Titan était mort. Quelques règlements de compte ont suivi. La situation s'est tassée. Les nouveaux pouvoirs se sont mis en place. Comme prévu, le favori du Jazzman a pris sa succession. À part Marie, tout le monde avait oublié le Titan. Moi j'avais repris ma place, invisible.

Un soir en rentrant du bar j'ai trouvé une carte postale. C'était une photo d'un pont avec un poème de Stéphane Mallarmé écrit au dos. C'était sans doute une erreur, personne ne m'écrivait jamais. Mais je m'en foutais. Il ne m'en fallait pas plus. J'ai regardé mon appart tout minable, puis j'ai sorti le plus gros sac que j'avais. J'y ai jeté des affaires, le reste de mon butin, des papiers qui pourraient aider. J'ai glissé la carte dans la poche de mon manteau. Un dernier regard et je suis sortie. Moi non plus je n'avais plus rien à faire là. Il était 23 h 15 et dehors il pleuvait. Dans la rue, j'ai reconnu le swing d'une mesure à cinq temps.



**MADELEINE**

Lucile ROBINOT

Madeleine aux mœurs légères  
Déchue au hasard d'un sentier  
Sur tes lèvres énamourées  
Coupable d'un dernier baiser

On a appelé toute l'équipe. Il était cinq heures du matin. Juste la routine, rien d'exceptionnel. Ce n'est qu'un corps de plus finalement, c'est ce que l'on pense avec le temps.

«Par un cœur que la dent d'aucun crime ne blesse».

L'homme-pluie se relève doucement alors que ruissellent sur lui les eaux enragées d'un dieu oublié. Penché au-dessus de la jeunesse couverte de boue tel gisant fendu sous la fureur d'un burin, il a chuchoté Stéphane Mallarmé comme au sortir d'un songe trop noir. Les sachets en plastique, remplis de promesses et de mystères pendent mollement le long de ses longs bras fatigués. Encore une nuit sans dormir, encore une nuit de cauchemar. Elle porte une robe de deuil glissée sur sa peau tentatrice, si ronde et blanche dans le rayon électrique. L'homme-séraphin attrape son second par la manche.

«Relève tout ce que tu pourras trouver sur la scène».

Il ne dit jamais rien de trop et je l'observe, vissée à sa nuque noueuse qui se réveille parfois sous les spasmes. C'est la première fois que je vois une nuque d'homme d'aussi près. Cette position intime me rassure plus qu'elle ne me met mal à l'aise. Je le suis sous la pluie alors qu'il traverse rideaux-cascades et lames de lumières. Il entre dans un véhicule à qui il commande de l'emmener loin d'ici. Il a besoin de réfléchir et j'ai besoin de savoir.

L'homme-labour entre dans un espace stérile et mal éclairé, s'assied sur sa chaise de bureau et la fait rouler jusqu'à son ordinateur. Il l'allume pour

faire plaisir au commissaire, mais ne s'authentifie même pas. Cet objet aseptisé ne lui inspire pas confiance. Il a déjà fait retirer l'œil de son front cyclopéen afin que personne ne puisse l'observer à son insu. C'était un vendredi soir, on venait de lui confier un nouvel espace de travail. Il se remémore les détails de la scène. En me concentrant je peux voir danser sur sa calvitie naissante, ses pensées qui se déroulent en phylactères. L'homme-sibyllin réassemble les morceaux épars et cherche la réponse. Dans le désordre je peux voir apparaître le prénom de « Maria », « 19 ans », « vallée des deux Morin », « sans sépulture », « étudiante en histoire de l'art », « suffocation », « pas de veste », « pas de marque de lutte », « cheveux bruns longs », « pas de marque de chute », « chaussures de mauvaise qualité, neuves », « robe d'été légère », « recherche de marques de véhicule », « loin de la route », « rouge à lèvres sombre ». Il fixe le téléphone alors que les rouleaux commencent à s'assembler au-dessus de sa tête. « Maquillage » « rendez-vous ». Il griffonne, concentré sur des pages blanches où il trace des cartes frénétiquement. Je crois que je reconnais l'endroit, entre deux rivières. Cette humidité constante qui s'infiltré et remplit les pores jusqu'à nous noyer. Pas de jour encore à la fenêtre ? Je ne pense pas qu'il reçoive un appel avant le jour, ils sont rares ceux qui apportent des nouvelles avant le premier café du matin. Il devra attendre que l'odeur du détergent s'efface et laisse place aux bruissements des semelles puis au brouhaha des conversations pour que l'échange avec les ombres-uniformes des couloirs voisins puisse se faire. Pour l'instant, il est seul et ne peut plus avancer. Il se laisse avaler par le canapé qu'il s'est fait installer dans le coin opposé à la porte. Les ressorts grimacent et l'acceptent finalement après une vaine lutte. Il dort déjà. Je m'écarte du dossier où j'ai atterri pour m'enfoncer dans les murs suintants. Le printemps n'a pas encore séché les moisissures, mais je me sens plus à l'aise dans cet espace

confiné que dans cette pièce sans âme avec une petite mort. Le soleil m'appellera par la lucarne lorsque le bâtiment s'éveillera.

C'est un choc anaphylactique. Je ne sais pas ce que cela veut dire, mais l'homme-taciturne a froncé les sourcils quand il a entendu ces mots. Je ne sais pas si c'est une bonne nouvelle. Il se mord un peu la lèvre et gratte une peluche qui s'est formée sur la veste de costard. Le frottement avec son pardessus en produit inlassablement. Il les enlève machinalement lorsqu'il les croise dans un grattement négligé. Des contusions sont apparues sur le corps, elles étaient absentes lorsque celui-ci a été découvert. Le médecin légiste a travaillé vite, il sait que l'homme-impatient aime être prévenu rapidement. Des marques sur les bras. Deux traces violacées qui se sont teintées avec le jour, elles ont coagulé et noirci. La jeune fille a été entravée. Pas de traces de corde ou de cisaillement, probablement quelque chose de plus doux. Rien d'autre ? On a retrouvé des restes de nourriture dans son estomac, le choc a été provoqué par l'ingestion de cacahuète. Un accident ? Les marques d'immobilisation vont dans un sens différent. Elle était enceinte, dix semaines. Des marques de violence sexuelles ? Non. Merci. Dès que j'ai des résultats pour les analyses, je te tiens au courant. Il claque la porte.

On l'attend déjà dans son bureau alors que l'homme-absorbé pénètre à son tour. Il s'assied en face de lui. «C'est moi qui vous ai contacté quand je n'ai plus eu de nouvelles». Dans un grincement de chaise, il porte son attention sur l'homme qui tente de communiquer. Il est agité avec des cernes sous les yeux. Il a pleuré et un de ses ongles saigne d'avoir été trop rongé. «Ce que je vais vous dire, est-ce que cela restera confidentiel ?» L'homme-implacable se lève mollement et se dirige vers la porte. Il la pousse lentement jusqu'au clac d'enclenchement. Il se rassied. La scène a duré presque une minute et a fait monter la pression dans



l'espace réduit du bureau. L'anxiété monte d'un cran et moi-même je me sens mal à l'aise à regarder ces deux hommes. L'un affronte, l'autre se livre. «Je vous ai appelé vers 23h hier soir. Je ne savais pas qui contacter vue la... situation». L'homme a la quarantaine. Il porte le costume un peu froissé de celui qui n'a pas eu le temps de se changer de la veille. Pas de sac ou de mallette, pas de manteau sur sa veste de costume. Le complet semble neuf. Il a laissé un peu de terre séchée sur le linoléum en rentrant. «Ça faisait un moment qu'elle me parlait de cet endroit et du fait qu'elle voulait venir pour pique-niquer. J'étais un peu sceptique, vous savez, les endroits romantiques dans la Brie ». Il laisse échapper un rire douloureux, un souffle puis un soupir. «C'est un peu difficile». L'homme-carpe ne parle pas. Il attend que la parole se libère de ce corps de douleur. Il attend d'avoir tous les éléments pour compléter le puzzle. «Pouvez-vous relever vos manches s'il vous plaît ? ». «Oui bien sûr». L'homme n'est plus qu'un pantin dans la souffrance et relève d'un geste mécanique, d'abord les manches de sa veste puis celles de sa chemise. Des traces de griffures, stigmates d'un stress récent, apparaissent sous l'éclairage blafard de la pièce. «C'était le premier dimanche ensoleillé depuis des mois. Il faisait presque chaud. Alors je lui ai téléphoné, elle était ravie bien sûr. Quel genre de professeur emmène son élève pique-niquer dans les bois?» Il rapproche sa chaise pour trouver un appui sur le bureau. «Je l'ai récupérée en voiture à un arrêt de bus, pour qu'on ne croise personne, on faisait ça souvent. Elle avait acheté de quoi manger. C'est elle qui connaissait le chemin, vous savez, moi je n'habite ici que depuis deux ans». L'inspecteur n'interrompt pas, il remplit des pages. Il comble des vides. L'emploi du temps de la victime se dessine peu à peu. 14h, 15h, elle est toujours vivante. «On s'est à nouveau disputé. Elle m'a dit que j'avais honte d'elle, qu'elle m'avait vu avec d'autres filles. Alors oui, c'est un peu compliqué de

ne pas être à sa place dans son rôle de professeur. Je savais que j'avais dépassé une limite et je ne voulais pas l'assumer. Je voulais en partie que ce soit de sa faute à elle, qu'elle le reconnaisse. Elle aurait pu attendre un peu. J'ai fait une erreur. Elle m'a dit qu'elle devait réfléchir, que je devais la laisser. Je ne voulais pas l'abandonner ici dans les bois. Elle est partie à pied en direction de la voiture. J'ai commencé à rassembler les affaires, je pensais qu'elle m'attendrait à côté de la voiture. Mais non, quand je suis arrivé elle ne m'attendait pas. Elle ne m'attendra plus. Je l'ai cherchée, je vous ai appelé. Voilà».

Bon acteur? Homme déchiré? En tout cas, la culpabilité est visible, palpable, corporelle. Ce professeur se considère comme coupable, mais à quel point? L'homme-scrutateur arrête l'entretien en faisant claquer la couverture du calepin sur les feuilles. Il en a assez pour le moment et le trop-plein de pathos que le professeur déverse pour partager sa peine devient difficilement supportable. La trace s'arrête vers les 16h. Le corps a été découvert vers 2h du matin. Comment déjà? Une battue menée par la famille, étrange précipitation pour la recherche d'une personne de cet âge. Il faut maintenant voir la famille. Cinq membres, quatre dorénavant. Un frère, une sœur, tous plus jeunes et vivants dans la maison familiale des parents encore mariés. Leurs dépositions sont prises par un deuxième inspecteur en ce moment même. Il les lira tout à l'heure, mais pour le moment il a besoin de boire un café et de réfléchir, de relire ses notes la tête reposée. Il faut aussi qu'il rentre se changer, ses vêtements commencent à le gratter, il ne supporte pas. Il récupère son manteau, ses clés de voiture et sort de son bureau. Dans le couloir, il croise une vague de sentiments dans sa violence la plus pure. La haine des premières heures qui commence à faire place à la douleur de la perte, celle qui ronge. La famille est là. Assise, debout. Chaque membre accroché

à l'autre dans la peur de la disparition d'un lien d'ores et déjà rompu. Peur, larmes et mâchoires crispées jusqu'à se rompre. Ils attendent leur tour devant le bureau numéro 3. L'homme-penseur s'engage dans un autre couloir pour échapper à cette atmosphère suffocante. Pas d'indices à récolter, il n'est pas capable, il a besoin de faits. Il les aura dans le rapport, un peu plus tard.

Je crois que je comprends cette douleur. Est-ce que je l'ai déjà ressentie ? Est-ce cet autre moi que j'ai oublié et qui me revient par vagues parfois ? J'aimerais consoler cette mère à qui on a arraché une part d'elle-même alors qu'elle ne se sentait entière que quand elle tenait ses petits dans ses bras. Cette angoisse que l'on place dans son enfant dès qu'il vient au monde et qui se révèle dans toute son horreur lors de sa réalisation macabre. Depuis que je suis sur sa nuque, depuis que je me suis attachée à l'homme-phare j'absorbe les émotions qu'il tente d'enfouir. Il est seul, toujours, et parle le moins possible ou par les autres. Aujourd'hui, j'aimerais pouvoir me détacher de lui pour me rapprocher de cette douleur vive. Joindre la mienne à la leur pour me sentir à nouveau vivante. Mais déjà les escaliers dévalés nous mènent dans la cour, dans la voiture, sur la route, dans l'appartement. Gris. La musique retentit et permet de concentrer le flot d'idées qui se percutent à nouveau au-dessus de sa tête.

La sonnerie perce l'air gluant de l'après-midi. L'homme-solitaire broie du café noir dans un mug ébréché. Le contraste entre l'imprimé rose à paillettes et celui terne collé sur son visage me fait osciller entre l'attendrissement et la répulsion. Il a l'œil torve de celui qui scrute l'infini et racle jusqu'au fond pour débusquer l'âme. Il est seul devant la boîte à images. Le son du téléphone entraîne une torsion du cou et son regard se pose sur l'appareil suppliant. À pas mesurés, il décroche le fixe du mur et répond par un raclement de gorge. « Inspecteur, on a eu un appel. Il faudrait vous rendre à Pincevent, il s'agit d'une histoire de dent ».

L'homme-mutique raccroche. Il ne comprend pas encore pourquoi cette pièce le mène si loin du premier site. Il a entendu parler de la fouille commencée il y a trois mois et de la dent retrouvée. « 14 000 mille ans », disaient les archéologues médiatiques. Il éteint les machines à bruits et reprend la route. Trois quarts d'heure de voiture pour se rendre sur le site. Il grogne et aurait aimé avoir plus de détails.

– Bonjour, Caroline Lahaie, je suis l'archéologue qui a contacté votre service, et vous êtes l'inspecteur...?

– Inspecteur Meys.

– Suivez-moi dans le laboratoire, je crois qu'il va encore pleuvoir. Saleté de printemps, ça ralentit tout. Attention où vous mettez les pieds, ça peut glisser. J'ai mis des planches de bois, mais ce n'est pas aussi efficace que ce que je pensais.

L'homme-ennuyé suit la petite brune qui se faufile entre les flaques et s'engouffre dans un bâtiment. Il l'a laissée le distancer pour avoir un moment de calme. Il ne sait toujours pas pourquoi il est ici et cela commence à l'agacer. Il prend sur lui et après une grande inspiration, plonge dans le bâtiment. L'air est sec et frais, il se détend.

– Désolée de ne pas vous avoir donné plus de détails par téléphone, mais j'attendais la confirmation d'une connaissance. Voilà, par ici s'il vous plaît. Ils rentrent tous les deux dans une pièce à la lumière bleutée. De nombreux appareils clignotent de bips orangés et semblent communiquer entre eux dans un dialecte que je ne comprends pas. Je suis toujours, sans perdre de vue la nuque où j'ai trouvé refuge afin de pouvoir tout entendre.

– On m'a parlé d'une dent, mais je ne suis pas spécialisé dans l'investigation paléontologique.

L'archéologue marque une pause, amusée par la remarque de l'homme qui ne semble à son aise ni dans la prise de parole ni dans le positionnement de son corps dans un lieu inconnu.

– Je vous rassure vous n’êtes pas là pour une dent de 14 000 mille ans. Je pense que ceci devrait vous intéresser.

Elle sort un petit récipient en plastique.

– J’ai commencé les recherches, mais elles n’étaient pas vraiment concluantes. Tout à l’heure, j’ai entendu le nom de Maria. J’ai alors redemandé confirmation à une connaissance qui a accès à un certain nombre de... d’informations. Vous comprenez, je ne voulais pas d’une équipe étrangère dans le cas où cela aurait appartenu à quelqu’un d’ici. Saviez-vous que les implants ont un numéro de série qui permet de les tracer ?

Il retourne la boîte. À travers le couvercle à peine opaque il croit en effet reconnaître une dent. Elle est fichée dans un morceau de coton. Un morceau de métal est vissé à sa base.

– Comment savez-vous qu’il s’agit bien de la même Maria ? Nous n’avons communiqué ni son nom ni ses photos.

– En fait, je ne sais pas, il s’agit juste d’une troublante coïncidence. Je pensais juste que cela pourrait vous intéresser.

– Est-ce que je peux voir l’endroit où vous l’avez trouvée ?

– Oui, mais attrapez une paire de bottes alors.

– Vous me disiez donc que vous aviez trouvé cette dent il y a trois mois. Je suis curieux de savoir pourquoi je suis venu la récupérer.

– Vous confondez encore les dents. Celle-ci je l’ai trouvée ce matin, à moitié ensevelie dans la boue.

L’étrange couple arrive au bord du trou de recherche. Des cordages sont tirés sur des piquets et des outils sont disposés dans les carrés ainsi formés. L’homme-mémoire reste un temps au-dessus du chantier à scruter les amas de boue. Immobilisé, il reprend son jeu de puzzle à l’aveugle et essaie de faire coïncider les nouvelles pièces. Je m’éloigne un peu en direction du musée pour ne pas le déranger. Cette terre me

semble familière, une impression de revenir à la maison lorsque l'on s'est éloigné trop longtemps. Je parcours les différents espaces et m'attarde sur des reconstitutions de vies. Je crois que je les reconnais ces hommes qui font du feu, qui luttent pour survivre, chaque seconde lorsque le grand froid arrive. Et ces femmes qui préparent à manger, je sais ce qu'elles endurent, la dureté du travail et sa cruelle nécessité. L'une d'elles porte la vie. Troublée, je retourne au chantier. Il est sorti de sa réflexion et amorce un mouvement de lèvres.

– Connaissez-vous le professeur Jean Montfort ?

– Oui, il est venu quelques fois sur le chantier pour nous aider dans les fouilles.

– Merci beaucoup, Madame Lahaie, je vous recontacterai si besoin est.

Il s'éloigne à pas mesurés en prenant garde de ne pas glisser. Il retourne au poste. Je pense qu'il va revoir l'homme plein de souffrance qu'il a reçu plutôt. Son image flotte au-dessus de sa tête et accapare toutes ses pensées.

Cela n'a rien donné. Le professeur a amené son étudiante sur le chantier de fouilles plus tôt dans la journée d'hier. Bien sûr, il ne l'a pas mentionné, c'était bien avant... Il n'avait pas le droit de faire pénétrer une personne extérieure au site, mais l'envie de l'éblouir a été la plus forte. Il s'est comporté comme un jeune imbécile amoureux. Oui finalement c'est ça, il a manqué de maturité.

« Vous saviez qu'elle était enceinte ».

Le couperet tombe, donné sans émotion, le dernier rempart avant la folie a été ébranlé par la remarque de l'inspecteur. Il laisse le professeur sortir de son bureau et le fait accompagner par un agent. Finalement, cela semble être une fausse piste, l'archéologue lui a fait perdre son temps. Il prend le rapport de la famille et le parcourt, il a besoin d'éléments

neufs. La mère, la sœur, effondrées. Le père, digne. Le frère... on ressent la colère dans chacun de ses mots qu'il ne contrôlait pas lors de l'interrogatoire. De longues suites de jurons dirigés vers le monde entier et en particulier vers le personnel du commissariat. Des pages remplies de phrases qui ne se suivent pas. Il ne répond pas aux questions, il hurle. Il hurle tellement fort que ça vibre dans sa tête alors qu'il parcourt les lignes. C'est comme si je voyais la scène lorsqu'elle se déroule entre les pages. Et deux petits mots : traces violacées. Il s'arrête. Le puzzle change dans un mouvement lent et élastique.

– Donc vous l'avez suivie.

– Je savais bien que ce n'était pas un mec pour elle. Il est trop vieux, il se foutait de sa gueule. J'allais pas la laisser faire la pute avec son prof.

– Et quand vous les avez entendus se disputer, c'est là que vous avez décidé de vous montrer.

– Le mec il voyait d'autres filles, si c'est pas une bonne raison de lui casser la gueule. Mais elle m'a supplié de pas le faire. Et là, elle m'annonce qu'elle est enceinte de cette pauvre tache.

– Vous vous êtes énervé.

– Attends, mais c'est normal, c'est ma sœur. Mais j'allais pas la frapper. Elle nous foutait la honte à tous avec son histoire. Je pouvais pas laisser passer ça. J'ai une autre sœur, je dois veiller sur elle aussi. Alors c'est là que j'ai eu l'idée.

– Vous saviez pertinemment qu'elle était allergique à la cacahuète étant son frère.

La rage le consume. Il ne voit plus la forêt autour de lui, elle s'est complètement effacée. Il est calme pourtant, le calme du prédateur. Il a gardé un paquet sur lui, il ne sait pas pourquoi, juste comme ça. Il place

le fruit dans sa bouche, le sel lui pique la langue. Il le suce un moment avant de croquer. Il en apprécie le goût. Il est froid, calculateur. Il a pris sa décision et elle est implacable. Il l'a condamnée. Il prononce son nom « Maria » et s'approche doucement d'elle. Ses yeux pleins de larmes seront le dernier regard qu'elle posera sur son frère. Déjà, il l'enlace et pose ses lèvres sur les siennes. Le baiser de la mort. Il la garde serrée contre lui dans une dernière étreinte. La libération fratricide opère. Il la maintient encore un peu contre lui alors qu'il sent son souffle l'abandonner. Encore un peu et elle sera libérée. Voilà, c'est fini.

Cette femme c'est un peu moi. Fantôme des temps jadis, nous sommes reliées par des dents dans nos sépultures éternelles. Nous les femmes enfants tuées par l'amour des nôtres. L'histoire recommence, l'histoire est bouclée.

C'est moi, c'est nous, enlacées par la fange, fondues dans l'histoire de la haine. Toutes deux femmes, mais pourtant pas tout à fait encore, avant que la mort ne vienne. Je lâche sa nuque rassurante d'homme-père pour retrouver celle des nues qui m'accueillent enfin. Je me sépare d'elle, compagne de malheur sur notre bout de chemin. Je l'ai suivie lorsqu'elle s'est penchée sur moi et quand elle s'est envolée je l'ai suivi, lui qui s'est penché à son tour. Je me retire de cette glaise vorace qui m'a enseveli bien plus tôt sans vouloir me laisser partir. J'ai laissé derrière moi un temps que je n'aurais jamais pu imaginer et que je n'ai pas pu connaître mêlé à celui que je n'ai pas eu le temps d'explorer. Un point de passage dans le temps d'un morceau de corps immortalisé dans une vitrine. Un morceau d'émail qui a fasciné à travers deux âges si éloignés qu'ils ne se sont pas connus. Des milliers d'années pour la survivance d'une dent qui ne dit rien de cette souffrance et qui pourtant s'est mêlée aux cris d'une autre femme. Des presque-mères, voilà ce qui nous a tuées et qui nous



a unies. Au fond de notre tombeau au-dessus desquels les chants ne se sont pas élevés, c'est dans les mémoires de la réhabilitation que nous trouvons notre moment d'immortalité.



A high-contrast, black and white graphic illustration of a man's face. The man is shown in profile, looking towards the right. A large, thick black circular frame is superimposed over his right eye, making it the central focus. The background is solid black, while the man's features are rendered in white and light gray. The hair on the right side of his head is depicted with vertical, wavy lines. The overall style is minimalist and dramatic.

# **LARMES DE PIERRE**

Pascal VOHNOUT

« Oui, j'ai tué, je l'avoue, oui ».

Le froid me mord, où suis-je ? Cela dure depuis des centaines d'années. Je dois vous parler pour soulager le fardeau qui m'accable, ma terrible histoire m'y oblige...

Comment ? Vous me dites taillé pour la violence, je n'aime pas. J'ai tué des animaux, percé, transpercé des chairs et des cœurs. C'était il y a si longtemps, mon « corps » et ma mémoire s'en souvenaient. Mon amie a tout vu, elle a voulu m'empêcher de commettre l'irréparable, canaliser ma violence en me parlant. Peine perdue, projeté en pleine action, je ne sais plus soupeser, éviter, contourner l'obstacle (la cible). Tuer ma proie, annihiler en elle toute résistance en mode automatique cela me connaissait sans me déranger. Tout cela c'était avant notre première rencontre, avant qu'elle ne m'éveille à la conscience, que sa beauté ne m'illumine, que je guette ses désirs comme un fauve assoiffé. Elle m'a habité de sa bonté et j'ai connu les scrupules. Que valons-nous pour l'être qui nous aime ? Un jour, je l'ai perdue et j'ai recommencé en dépassant les sommets de l'horreur. Je ne la méritais pas et je croyais qu'infliger à nouveau le mal soulagerait ma détresse, bilan : peine alourdie. Ma barbarie me répugne, j'ai tué ce voleur, ce sale type qui t'avait enlevée à un de ses amis. Peut-être qu'ici une piste se dessine. Nous étions tous les deux, ensemble depuis des années sans bouger, sous terre. Mon amie est née bien avant moi, il y a des milliers d'années, dans une région que vous désignez comme l'Europe de l'Est. Le hasard, ce jeu des possibles, dont la donne est parfois magnifique, nous a réunis. Nous avons dû endurer depuis des milliers d'années tant d'horreurs et de vilénies que je ne veux plus me taire. J'ai beaucoup « tribulé », entre ma naissance il y a plus de huit mille ans, où un chasseur tailleur de pierres m'a séparé d'un bloc de silex avant de me donner cette forme en pointe qui me rend si redoutable, je suis né

entre Tours, Châteauroux et Poitiers dans la région du Grand-Pressigny, et la tribu qui m'a accueilli à Pincevent, situé au bord de la Seine. Là, j'ai vécu des saisons de chasse mémorables lors des passages des troupeaux de rennes qui migraient du nord au sud. Nous utilisions leur viande pour nous nourrir, leur peau pour survivre du froid, leurs os pour confectionner des outils et des armes. Mon tailleur, spécialisé dans la fabrication des pointes, m'avait échangé contre une peau de cerf dont il avait besoin pour se protéger du froid. Il espérait grâce à cette protection rester utile plus longtemps au sein de sa tribu, avant que la mort ne l'emporte. Il savait grâce à son art de tailleur de pierre qu'il aurait droit à une sépulture digne de sa vie et qu'il voyagerait pour l'éternité avec les animaux et ses ancêtres. C'est ce qui arriva au chasseur, à sa mort on me plaça dans sa tombe, et j'y reposai jusqu'à...

« Où es-tu ?

– Pas loin, je crois, je sens ta présence.

– Oui, toi aussi tu dois être près de moi, je me sens bien quand tu es là. »

Où sommes-nous ? Je sens la présence de mon amie, le froid ne nous agresse plus, cependant l'atmosphère n'est pas sereine, il y a comme un climat de meurtre et de haine. J'ai tellement payé cher tout ce sang versé, je veux vivre en paix avec elle, quand pourrons-nous être heureux ? Nous devons découvrir quelle époque nous accueille. Je vois beaucoup de pierres, d'hommes en armures, des feux dans les cheminées, j'entends des chevaux s'agiter dehors, alors qu'à l'intérieur une fête se prépare. Des odeurs, de viande, du gibier, des plats de légumes viennent m'imprégner. Des dizaines de convives vont festoyer dans cette salle aux dimensions impressionnantes, j'aperçois à peine l'immense porte qui me fait face, taillée dans des troncs de chênes entiers et ornée de ferrures, une œuvre magnifique. Il va se tenir ici un mariage.

Hola, Messire Hughes de Brie, bientôt nous allons être cousins.

– Baron Eude, avec joie, votre proposition de mariage m’a plus qu’enchanté et je m’y suis tout de suite intéressé, ainsi nos deux familles finiront de se jalouser et de batailler pour quelques fiefs qui reviendront à notre descendance.

– Merveilleux que tout cela, il ne leur reste plus qu’à nous fabriquer un bel héritier mâle qui réunira nos deux possessions pour en faire un duché pourquoi pas, le roi en sera fort agréé.

– Voilà une belle histoire à laquelle j’adhère fort bien.

Tiens, il se passe quelque chose de bizarre, je vois une ombre derrière cette tenture, mais pourquoi se dirige-t-elle vers moi ? Une main s’empare de moi, je ressens de mauvaises ondes, je vais encore commettre un forfait, « Où es-tu ? Aide-moi », elle ne m’entend plus, elle a disparu. Ce n’est pas possible, je ne veux pas, je ne veux plus, la main qui m’emprisonne est maléfique, nous montons dans les étages sans croiser personne dans les couloirs ni les escaliers. C’est étrange, en ce moment où tout le monde devrait se préparer à la noce. Une chambre se présente, il entre discrètement, une jeune demoiselle, et sur son lit allongé, l’air triste, elle dort, elle reste immobile, pourtant elle devrait remarquer sa présence, réveille-toi ou il va te faire du mal. Debout ! Crie ! Sauve-toi, sa main n’est que l’étai qui enserme l’instrument de sa haine ? Impossible de résister à cette envie de percer les chairs. Je plonge dans cette peau diaphane. Le sang gicle, je perce son cœur et la vie reflue de son corps. Le bras vengeur du meurtrier me jette par la fenêtre souillée du sang de la victime, je sombre dans les eaux saumâtres des douves du château . . .

Je suis bien au chaud dans une poche, je me déplace je le sens, tiens on s’arrête.

«Stéphane, viens voir ce que j'ai trouvé dans une boutique à Paris.

– J'arrive »

Son ami Édouard Manet, le peintre, vient rendre une visite à Stéphane Mallarmé dans la maison qu'il a acquise à Samoreau. Des doigts me saisissent, enfin la lumière du jour me caresse. Je change de main, celle-ci est douce et frêle, elle m'examine avec une délicate attention sous tous mes angles. Ma beauté s'incarne dans ma brutalité et ma dureté, mais j'aime que l'on admire. Nous nous déplaçons vers une bibliothèque, j'y vois d'autres objets magnifiques ; il m'y dépose, j'y suis bien. La nuit est venue, ma douce compagne me manque cruellement.

Du bruit, quelqu'un pénètre furtivement dans la maison, j'aperçois une ombre se diriger vers moi, elle ouvre la vitrine emportant mes voisins puis s'empare de moi, en route pour d'autres mésaventures, je disparaiss dans un sac. Des cris retentissent : « Au voleur, arrêtez-le ! » Mon voleur lâche son sac qui chute dans l'eau glacée de la Seine, coule et finit par s'enfoncer dans la vase qui tapisse le fond du fleuve...

En ce beau matin de novembre 1914, quelque part dans la vallée des Deux Morin.

« Quel réveil dans un chaos indescriptible de bruit et de fureur. »

Après une préparation d'artillerie terrible, les hommes du régiment attendent le signal pour sortir des tranchées et tirer sur les vagues d'Allemands venant se jeter sur les troupes françaises. Les tirs de l'artillerie allemande s'espacent, on entend déjà les cris des serre-files allemands qui montent à l'assaut. Le capitaine ordonne de se tenir prêt à faire feu, le temps de sortir, les cris et les tirs des fusils fusent de partout, l'adversaire fond sur les Français. Un soldat près de moi n'a pas le temps d'épauler son fusil, qu'un ennemi est sur lui, il cherche autour de moi une

autre arme, la sienne s'est enrayée, il tombe sur moi à demi enterré, il me saisit.

Qui est cet homme ? Pourquoi veut-il en tuer un autre ? Déjà, la fureur m'envahit, je vais frapper, le bras se tend prêt à fondre sur le corps de son ennemi. NON ! Qui vois-je resplendir sur la poitrine de ce soldat, mon amie pendue à son cou. Je retiens son bras de toutes mes ondes, j'entends à peine ma compagne, je comprends ce que dit l'autre soldat ; « Kamarade ! » Le soldat français laisse tomber son bras et sourit, l'Allemand l'imité, et tend ses mains en signe de non-belligérance. Les deux hommes se regardent alors que tout semblait calme, un sifflement se fait entendre qui devient de plus en plus strident, boum ! La terre, les corps volent. Je suis moi-même envoyé en l'air, et mon amie également sans que nous ayons échangé une parole, un adieu. Le silence s'installe, je suis bien sous la terre...

Encore un réveil, la chaleur d'une main qui me manipule avec délicatesse se saisit de moi.

– Professeur, regardez, la pièce que l'on vient de m'apporter, qu'on l'ait découverte sur un champ de bataille m'étonne un peu.

– Effectivement, elle est bien conservée, c'est le résultat d'un travail d'un tailleur de pierre très doué. Nous la mettrons en valeur dans le musée. Je crois que le voyage s'achève ici. On m'emmène dans un lieu d'où émane une agréable atmosphère. Ses occupants m'accueillent avec joie, mais, que vois-je, là, au milieu de cette vitrine, mon amie, je la frôle sur son coussinet de soie.

– Que fais-tu là ?

– Je t'attendais depuis si longtemps.

– Comment cela ?

– Depuis des années, j'espérais que tu viennes me rejoindre dans ce lieu où des visiteurs nous admirent sans nous déranger, te voilà à mes côtés je suis enfin heureuse.



Un visiteur plus perspicace s'attarde devant la vitrine où se trouvent nos deux amis réunis, la présence de fines gouttelettes à la surface du silex l'interpelle, il se tourne vers sa fiancée.

– Viens voir ma chérie, regarde le silex à côté de l'amulette, on dirait des larmes de pierre.

# LAURÉATS DU CONCOURS D'ÉCRITURE DE LA NOUVELLE POLICIÈRE 2018

## Dans la catégorie Collégiens

### 1<sup>er</sup> prix

Agathe Pavléas, avec la nouvelle « Récapitulatif du kidnapping du siècle »

### 2<sup>e</sup> prix

Julia Drhahi, avec la nouvelle « Mignonne, allons voir si la rose »

### 3<sup>e</sup> prix

Rachel Mebarki, avec la nouvelle « Mes habits ! »

## Dans la catégorie des plus de 15 ans

### 1<sup>er</sup> prix

Valérie Le Gall, avec la nouvelle « Manie »

### 2<sup>e</sup> prix

Cynthia Kheol-Meris, avec la nouvelle « Swing »

### 3<sup>e</sup> prix

Lucile Robinot, avec la nouvelle « Madeleine »

### Prix spécial du jury

Pascal Vohnout, avec la nouvelle « Larmes de Pierre »

# MEMBRES DU JURY

## Dans la catégorie collégiens

**Cathy Bissonnier**, conseillère départementale  
et présidente du concours

**Maud Robert**, agent du Département

**Véronique Pien**, agent du Département

**Carole Berthomé**, bibliothécaire

**Jade Brunne**, bibliothécaire

**Vanessa Trouy**, professeur documentaliste

**Alain Thierry**, bibliothécaire

## Dans la catégorie des + de 15 ans

**Brigit Bontour**, professeur documentaliste

**Typhanie Jourdain**, professeur documentaliste

**Aurélie Marteyn**, agent du Département

**Virginie Napoléoni**, agent du Département

**Corine Vidal**, directrice de centre culturel

**Véronique Prézeau**, bibliothécaire

Un grand merci à l'auteur **Jacques Saussey**  
qui a accepté de parrainer ce concours.

Un concours organisé par la médiathèque  
départementale.

**Département  
de Seine-et-Marne**

Hôtel du Département | CS 50377 | 77010 MELUN  
01 64 14 77 77 | seine-et-marne.fr

